


VITAM
IMPENDERE
VERO.



[illegible]

[illegible]

SECOND
DISCOURS
SUR LES AVANTAGES
DES SCIENCES
ET DES ARTS;

*Par M. B*** de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.*

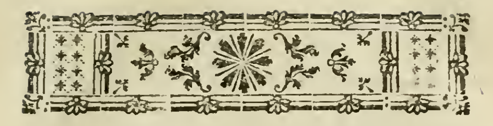


A AVIGNON,
Chez FRANÇOIS GIRARD.

Et se vend à Lyon,

Chez AIMÉ DELAROCHE, Libraire-Imprimeur du Gouvernement & de l'Hôtel de Ville.

M. DCC. LIII.



SECOND

DISCOURS

SUR

LES AVANTAGES

DES SCIENCES *ET DES ARTS.*



E N'AVOIS regardé le premier Discours de M. Rousseau, que comme un paradoxe ingénieux, & c'est sur ce ton que j'avois répondu. Sa dernière réponse nous a dévoilé un systême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande question, de l'influence des Sciences & des Arts sur les mœurs. L'importance de la matière, des détails plus aprofondis, quelques vues nouvelles

que je crois avoir découvertes, m'excuſeront d'avoir traité un ſujet déja ſi rebattu : il s'agit ici tout à la fois de la Vertu & du Bonheur, les deux points principaux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de diſſiper les nuages, qui obſcurciſſent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les temps : je fais voir qu'elle n'a jamais produit ni dû produire cette pureté de mœurs ſi exaggérée & ſi vantée, & dont on fait un argument ſi puiſſant contre les Sciences : je lui oppoſe enſuite les vices & la barbarie des Peuples ignorans qui exiſtent de nos jours : de-là je paſſe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *Vertu* & *Corruption* ; & je finis par conſidérer quels ſont leurs raports avec les Arts & les Sciences, que je juſtifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a oſé leur faire : j'attaque ſucceſſivement toutes les preuves de mon adverſaire à meſure qu'elles ſe rencontrent ſur

ma route, dans le plan que je me ſuis tracé, & je n'en laiſſe abſolument aucune ſans réponſe.

JE parcours d'abord les traditions des premiers ſiécles du monde ; ici je vois les hommes repréſentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au ſein d'une paix profonde, & chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs ; là ce ſont des manières de monſtres diſputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus ſauvages ; d'un côté je trouve les fictions des Poëtes, de l'autre les conjectures des Philoſophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raiſon ?

QUELLE pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, & qui manquoient de termes pour ſe la communiquer ? ou ſi leur innocence étoit un don de la nature, pourquoi nos enfans en ſont-ils privés ? Pourquoi leurs paſſions précédent-elles de ſi loin la raiſon, & leur enſeignent-elles le vice ſi naturellement, tandis qu'il faut tant

d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ?

P. 86. de la Réponse de M. Rousseau, à Genève, chez Barillot & Fils.

CET âge d'or dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amérement de ne pas croire, étoit donc un temps de prodiges ; il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moissons & de fruits, sans que les hommes s'en mêlassent, & de faire couler des ruisseaux de miel & de lait : le miracle du bonheur des premiers hommes est aussi croyable que celui de leurs vertus.

MAIS comment des traditions aussi absurdes avoient-elles pu acquerir quelque crédit ? elles flattoient la vanité, elles étoient propres à exciter l'émulation : les traditions les plus sacrées de l'ignorance étoient-elles plus raisonnables ? Qu'on en juge par l'histoire de ses Dieux, l'objet du culte de tant de siécles & du mépris de tous les autres.

D'AILLEURS le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'espèce humaine devoit être alors dans toute sa

force ; rien n'étoit écrit, les connoiſſances n'étoient que traditionelles, on manquoit d'objets de comparaiſon pour s'inſtruire , les livres n'enſeignoient point à juger les hommes par les hommes , un peuple par un autre peuple , un ſiécle par un autre ſiécle : quelle devoit être alors la ſouveraineté d'une génération ſur l'autre , de celle qui donnoit tout, ſur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progreſſion le culte de la poſtérité devoit-il s'augmenter à meſure de l'éloignement ? on appella des Dieux ceux que dans d'autres ſiécles ont eût à peine appellés des hommes : les temps héroïques ont été depuis plus juſtement nommés les temps fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* & de *mien* fuſſent inventés; je demanderois plutôt quelle pouvoit être la ſureté de la vie & des biens avant l'exiſtence de ces noms ſacrés? car j'appelle ſacré ce qui eſt la baſe de la foi & de la paix de la Société , le principe p. 86.

de l'induſtrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux , les concurrences devoient être ſans fin : lorſque la Loi du plus fort étoit la ſeule, & avant qu'il y en eût d'autres pour fixer les propriétés acquiſes par le travail & l'induſtrie , & néceſſaires à chacun pour ſa ſubſiſtance, le droit de premier occupant & celui de bienſéance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrein, une expoſition plus agréable , une femme, armoient ſans ceſſe de nouveaux prétendans : l'habitant de la montagne aride , le poſſeſſeur des vallées fertiles étoient ennemis nés : le détail des ſujets de diviſions ne finiroit pas : les paſſions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité : la pauvreté & le beſoin deſirent plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boiſſeau d'or n'a pu exciter autant de deſirs qu'un boiſſeau de glands en de certaines circonſtances.

QUELLE que fût l'autorité paternelle

& celle de la vieilleſſe, ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bientôt s'affoiblir en s'étendant & en ſe multipliant ; il ne fallut qu'un ſeul homme plus robuſte ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile ; les premières hiſtoires parlent ſans ceſſe de Géants qui n'avoient point d'autre profeſſion que le brigandage ; dans cette égalité & cette liberté ſauvage où tous ſont contre un & un ſeul contre tous, les contre-coups d'une première violence ont dû ſe multiplier à l'infini ; plus vous ſuppoſez l'homme indépendant & iſolé, plus vous livrez le foible au fort, & le vertueux au méchant.

L'EXPÉRIENCE confirme ces conjectures : ſi ce premier état eût été celui de la vertu & du bonheur, comment eût-il changé ? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences, d'où naquit l'idée des Loix & des Murailles ? Si les hommes ont été libres & égaux, comment ont-ils ceſſé de l'être ? La violence ſeule a pu changer leur condition, ou en les aſſu-

jettiſſant, ou en les mettant dans la néceſſité de ſe réunir ſous des chefs pour lui réſiſter : s'il y a eu un âge d'or, c'eſt un beau ſonge qui a duré bien peu d'inſtans, & qui ne devoit pas durer davantage : en quelque état que l'on ſuppoſe les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de Loix : c'eſt une folie de prétendre qu'elles puiſſent jamais être aſſez pures pour aſſoupir toutes les paſſions, ou aſſez puiſſantes pour les ſoumettre : j'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument hiſtorique le plus ancien & le plus reſpectable, quand même il ne ſeroit pas divin. (*)

(*) On m'accuſe d'avoir avancé, que
p. 85. les hommes ſont méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais penſé, & ce que je ne crois pas avoir dit ; j'ai ſuppoſé ſeulement qu'ils étoient ſujets à des paſſions, & que ces paſſions devoient produire de grands deſordres, lorſqu'il n'y avoit point de Loix pour leur impoſer un frein : mon adverſaire penſe bien différemment; toute ſociété, tout Gouvernement lui paroît une ſource de vices ; la propriété des héritages eſt qualifiée d'*affreuſe* ; la diſtinc- p. 86
tion des Maîtres & des Eſclaves ne produit ſelon lui que des hommes *cruels & brutaux, fripons & menteurs* ; l'inégalité des biens forme *des hommes abominables*, *une dépendance mutuelle nous*

Les Hommes s'inſtruiſirent par leurs malheurs. Des miſères de l'égalité & de l'indépendance naquirent la ſubordination politique & la puiſſance civile : ici l'hiſtoire commence à mériter quelque confiance ; elle eſt fondée ſur quelques faits ; mais, je le répéte encore, on ne peut trop ſe défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité : à peine avons-nous commencé à en ſecouer le joug dans ce ſiécle, le premier qui ſoit un peu digne du nom de Philoſophe.

Je ne fais point uſage des Traditions vagues qui nous ſont reſtées ſur quelques Peuples de l'antiquité : il eſt aiſé de donner de grandes idées d'une Nation, lorſqu'on ne fait que citer quelques-unes de ſes Loix : c'eſt

force tous à devenir fourbes, jaloux & traîtres: mais s'il n'a jamais été de ſociété, & s'il n'en peut jamais être, ſans ces diſtinctions & cette dépendance, cauſe néceſſaire de tant de crimes, il me reſte à lui demander où eſt la vertu ? combattroit-il pour une Dame imaginaire ? n'auroit-elle exiſté que dans cet âge d'or, qui lui inſpire une Foi ſi vive, ou parmi les Peuples de la Nigritie pour leſquels il paroît reſſentir la plus tendre prédilection ?

par ſes actions ſeules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scythes & des Perſes ſont ſans preuves dès qu'ils ſont ſans faits ; écrits à une longue diſtance de temps & de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination : cette pureté ſans mêlange dans de grands Peuples eſt faite pour être admirée, & non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine ; ce ſont des Romans de vertu qui peuvent ſervir à l'édification des foibles, mais qui ne ſçauroient inſtruire les ſages.

Les Peuples les plus illuſtres parmi les Anciens, ont été les Grecs & les Romains ; ce ſont eux auſſi dont l'hiſtoire nous a conſervé les plus grands détails ; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'eſt leur exemple que l'on oppoſe principalement à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers temps où l'hiſtoire commence à ſe mêler avec la fable, lorſque la précieuſe ignorance des Grecs étoit

encore dans toute ſa pureté , nous ne trouvons que meurtres & violences : les Héros étoient des Chevaliers errans , qui n'étoient occupés qu'à maſſacrer des Brigands publics, à châtier des Peuples ſéditieux , à détrôner des Tyrans : chemin-faiſant ces demi-Dieux eux-mêmes uſurpoient les Couronnes , tuoient tout ce qui oſoit leur réſiſter , ſans autre droit que celui du plus fort , enlevoient les Femmes & les Filles , & rempliſſoient le monde d'une poſtérité fort équivoque : la force du corps faiſoit alors tout le mérite des Hommes , & la violence toutes leurs mœurs ; les Héros du ſiége de Troie vivoient durement, ne ſçavoient pas un mot de Philoſophie, & n'en étoient pas meilleurs : les Poëmes d'Homère ſont trop connus pour que je doive entrer dans des détails ; qu'on juge des mœurs de ces Peuples par leur Religion : quelles vertus auroit-on pu en attendre ? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices : la Religion, il eſt vrai , pouvoit beaucoup ſur leurs eſprits : les Barbares qu'ils étoient, lui ſacrifioient juſqu'à leurs enfans.

Les Villes & les Républiques flottèrent long temps entre l'Anarchie & la Tyrannie, entre les crimes de tous, & les crimes d'un ſeul : enfin Lycurgue & Dracon furent les Réformateurs de Sparte & d'Athènes qui devinrent les plus célébres Villes du monde : la rigueur de leurs Loix eſt une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées ; jamais ces Peuples ne s'y ſeroient ſoumis, ſi leurs misères ne les y avoient préparés & forcés : l'ignorance alors diminua, & les vertus ſe perfectionnèrent ; ſans ces deux Philoſophes, qui ſans doute n'étoient pas des ignorans, les mœurs de ces deux Républiques auroient vraiſemblablement empiré toujours de plus en plus, car la corruption dans l'ignorance ne connoît ni limites ni remédes : elle eſt de tous les maux le plus incurable. *

(*) J'avois dit que *les mœurs & les Loix étoient la ſeule ſource du véritable héroïſme :* on répond : *les Sciences n'y ont donc que faire :*
p. 89. mais toutes les Loix de la Gréce, qui eſt le Peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des Sçavans & des Sages ; la Science qui produiſit ces Loix, ne peut-elle pas être

L'IRRUPTION de la Perſe fit des Grecs un Peuple nouveau : les paſſions particulières ſe réunirent contre le danger commun : tout fut Héros

appellée la ſource primitive de l'héroïſme des Grecs ?

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs étoient éclairés & ſçavans, puiſque des Philoſophes formèrent leurs mœurs & leur donnèrent des Loix*, & on ne manque pas de m'imputer toutes les conſéquences ridicules qu'il eſt poſſible de tirer de cette propoſition ; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon Diſcours, quoique je l'ai cherchée ſoigneuſement, je me crois diſpenſé de répondre juſqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Ariſtide & Socrate à côté de Miltiade & de Thémiſtocle : on répond ;
. 88. *à côté ſi l'on veut, car que m'importe ? Cependant Miltiade, Ariſtide, Thémiſtocle, qui étoient des Héros, vivoient dans un temps, Socrate & Platon qui étoient des Philoſophes, vivoient dans un autre.*

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exiſter, & prévenir par-là les petits ſcrupules chronologiques dont quelques Lecteurs pourroient être tourmentés ; mais n'étant queſtion dans le paſſage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athènes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée ; j'ai placé Socrate à côté d'Ariſtide, comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit raſſemblé tous ceux des hommes illuſtres d'Athènes ; il eſt très-vrai qu'en ce cas, les portraits d'Ariſtide & de Socrate ſe ſeroient trouvés à côté l'un de l'autre ; tout-au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

& Citoyen : il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loisir d'avoir des vices : un succès inouï produisit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une yvresse héroïque : les Grecs se crurent invincibles, & ils le furent : ces vertus de passage nées du danger, s'évanouïrent avec lui : la prospérité, comm'il arrive toujours, détendit ce puissant ressort qui avoit remué toutes les ames : on voulut se reposer dans la gloire : aussi-tôt chacun retourna à ses passions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athènes, la dureté de Sparte, la jalousie & l'ambition de toutes deux, allumèrent une guerre sanglante, & également honteuse aux deux Peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athènes, on est bien éloigné de trouver cette pureté de mœurs que le préjugé veut lui prêter ; ce Peuple étoit dès-lors vain, présomptueux, léger, inconstant, divisé en autant de factions, qu'il y avoit de Citoyens qui cherchoient à s'élever ; la République portoit déja dans son sein les

les vices que la profpérité ne fit que développer dans la fuite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des Citoyens, qui eût pu faire fupporter la tyrannie de Pififtrate & de fes fils : Thémiftocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout Citoyen vertueux; fon fafte & fon ambition pilloient & déchiroient la Patrie fauvée par fon courage : Ariftide étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collégues infidéles; Thémiftocle lui-même enrichi à force de rapines pouffa la fcélérateffe au point de l'accufer de malverfation, & parvint à faire condamner à force de brigues & de cabales le plus honnête homme de la République. Le même Ariftide fut banni enfuite par un Peuple las de l'entendre appeller le Jufte : il méritoit en effet ce titre par fes vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même fcrupule dans les affaires publiques, & qu'il ne craignît pas de faire paffer un décret, en difant, *il n'eft pas jufte, mais il eft utile.* Les Héros de Marathon &

de Platée redevenoient des hommes à Athènes : toutes les voies de la ſéduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner ; il falloit plaire au Peuple , & on ne lui plaiſoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuſe , ſouveraine , & toujours flattée ? Tous les extrêmes ſe rapprochent dans la Démocratie : un Peuple Roi peut avoir des accès d'héroïſme , mais c'eſt par ſa nature un terrible monſtre.

SPARTE , ce grand boulevard de nos adverſaires, dont ils prétendent nous faire tant de peur , a fait l'admiration de la politique , mais elle n'a jamais eu l'approbation de la morale ; Platon , Ariſtote , & Polibe ont reproché à Lycurgue que ſes Loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans , qu'à les rendre juſtes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèſe fut tour-à-tour lâche & cruelle ; ils recherchèrent baſſement l'alliance de la Perſe ; vils courtiſans des Satrapes d'Aſie , ils maſſacroient ſans pitié

les prisonniers Grecs, & finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos, au moment même où Athènes périssoit & n'avoit plus de défense contr'eux. Les Spartiates ont eu peu de vices, mais ils manquoient de beaucoup de vertus ; ils devoient être & ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Gréce, mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité, ils n'avoient trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre : ils se garantissoient de la volupté par la malpropreté, du luxe par la misère, de l'intempérance par une austérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte, mais on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit ; on empruntoit la femme dont on avoit envie, & les Dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des sujets à la République, lorsque leurs maris étoient trop long-temps à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultère ; l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être

violées, puiſqu'on les avoit bannies : l'habillement des femmes laiſſoit voir leurs cuiſſes découvertes; elles étoient obligées de danſer & de lutter toutes nues, avec les jeunes gens auſſi tout nus dans les Fêtes publiques : avec de pareils ſpectacles on conçoit ſans peine que Sparte a dû mépriſer ceux d'Euripide & de Sophocle ; l'amitié même des jeunes gens entre eux étoit ſi ſinguliérement favoriſée par les loix, qu'on n'imagine point qu'elle pût ſe conſerver innocente : Xénophon convient de la mauvaiſe idée qu'on en avoit, & n'oſe en entreprendre la juſtification.

Les enfans d'une conſtitution foible & délicate, étoient précipités par des Barbares qui ne voyoient dans l'homme que le corps, & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras : ce Légiſlateur qui partagea les biens avec une ſi ſcrupuleuſe égalité, par un contraſte monſtrueux, établit entre les hommes même la plus barbare inégalité qui fût jamais ; ſon Peuple fut diviſé en maîtres & en eſclaves ; il impoſa aux premiers

pour diſtinction , une oiſiveté inviolable, & ne leur permit aucun autre Art que celui de verſer le ſang de leurs ennemis ; les autres dégradés de leur être furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la nature avoit fait leurs égaux, mais que la Loi rendoit maîtres de leur vie.

ENFIN Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute eſpèce de cupidité, qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix, il autoriſa le vol des alimens , les ſeules choſes volables qui reſtaſſent dans ſa ville. Ce Peuple conſerva fidélement ſes Loix pendant une longue ſuite d'années : je demanderois volontiers , que pouvoit-il faire de mieux ? elles avoient calmé habilement toutes les paſſions , mais c'étoit en les ſatisfaiſant, & détruit la plûpart des vices , en leur donnant ſimplement le nom de Vertus : ceux même auxquels notre miſérable corruption n'a pu atteindre, & dont elle a la foibleſſe d'avoir horreur, étoient impoſés comme des devoirs d'habi-

tude : telles ſont les mœurs qui excitent l'admiration & les regrets de nos adverſaires ; telles ſont les armes avec leſquelles ils croient nous terraſſer. (*)

Si nous conſidérons Rome à ſa fondation, elle ne fut d'abord compoſée que de brigands qui n'étoient pourtant ni Artiſtes ni Philoſophes ;

(*) J'ai dit que ſi tous les états de la Gréce avoient ſuivi les mêmes Loix que Sparte, le fruit des talens & des travaux de ſes grands hommes, & l'exemple & l'émulation de leurs vertus, euſſent été perdus pour la poſtérité, & qu'enfin le monde ſans le ſecours des Arts & des Sciences, ſeroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raiſonnement ſi évident ne pouvoit être réfuté ; on a voulu le rendre ridicule : on a ſuppoſé pour cela que dans mes principes, *la Vertu n'étoit bonne* P. 99. *qu'à faire du bruit dans le monde, qu'il ne ſerviroit de rien d'être gens de bien ſi perſonne n'en parloit après que nous ne ſerons plus, & qu'enfin ſi l'on ne célébroit les grands hommes, il ſeroit inutile de l'être.*

Oui, il ſeroit inutile à la poſtérité que de grandes vertus euſſent exiſté, ſi le ſouvenir n'en eût été conſervé juſqu'à elle ; c'eſt ce que j'ai dit, & ce que je perſiſte à dire ; mais que la vertu ſoit inutile à ceux mêmes qui la pratiquent, ſi elle ne fait du bruit & ſi elle n'eſt célébrée, c'eſt ce que je n'ai jamais ni penſé ni dit, & c'eſt pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal inſtruit de l'état de la queſtion.

ſept Rois de ſuite leur donnèrent des Loix ; pendant plus de deux ſiécles ce Peuple n'eut rien de bien diſtingué ; Romulus tua ſon frère & fut à ſon tour maſſacré par le Sénat ; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, ſur leſquels il avoit uſurpé la Couronne ; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double adultère & un double aſſaſſinat, fit paſſer ſon char ſur le corps de ſon Père égorgé par ſes ordres ; on connoît la tyrannie de Tarquin, & le forfait de ſon fils : de grands crimes ſont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers ſiécles.

Ou étoit donc alors cette pureté de mœurs ſi ſûrement enfantée par l'ignorance ? Rome irritée chaſſa Tarquin : il fallut combattre longtemps, & ce ne fut qu'à force de courage qu'elle vint à bout de ſe délivrer d'un Tyran qui l'eût punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, Peuple juſqu'alors aſſez commun, devinrent des Héros, parce qu'il

fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de ſuccomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le ſuccès juſtifia & éleva les Romains : de ces circonſtances ſingulières ſe forma en eux cet amour de la Patrie, Fanatiſme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre Peuple du monde, & qui nous fait tant d'illuſion ſur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en eſt de même dans la plûpart des Sociétés ; foibles d'abord & expoſées à toute ſorte de dangers domeſtiques ou extérieurs, elles ont beſoin que les vertus ſoient des paſſions : une ferveur d'héroïſme s'empare des eſprits : les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginius & des Brutus : des crimes barbares ſont punis par des vertus qui leur reſſemblent.

Dans ce premier état les hommes doivent être & ſont ordinairement

assez vertueux ; les Loix sont nouvelles ; l'art de les éluder n'est pas encore trouvé ; leur nouveauté attache & échauffe les esprits, par la nature même de l'esprit de l'homme ; les Romains étoient braves : il falloit vaincre ou cesser d'être : ils aimoient la Patrie ; leur existence étoit attachée à la sienne, & elle ne cessoit point d'être en danger : ils étoient sobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? ils n'avoient que leurs bestiaux, leurs grains & leurs légumes, encore souvent ravagés par l'ennemi : on doit aimer beaucoup ces choses là, lorsqu'on n'a qu'elles, & que l'on craint sans cesse de les perdre : ils conservoient l'égalité des biens, c'est qu'ils étoient pauvres : les partages ne pouvoient souffrir la moindre inégalité, sans exposer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit sa subsistance : un Père de famille mal à son aise ne fait point d'héritier.

CEPENDANT au milieu même de ces circonstances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de

ce Peuple ſi ſingulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Comment juſtifier la jalouſie envenimée du Sénat & du Peuple, la tyrannie, l'orgueil & les vexations des Patriciens, la cruauté des Créanciers, la dureté des maîtres pour leurs eſclaves, la violence preſque toujours néceſſaire pour établir les Loix les plus juſtes, la ſéduction employée pour obtenir les ſuffrages, l'abus enfin que les Magiſtrats faiſoient ſi ſouvent de l'autorité ? Ce n'eſt pas un ſeul Silla que l'on trouve dès ce temps-là ; on en voit dix à la fois dans les Decemvirs : quelle corruption ne doit-il pas y avoir dans une Ville où le choix tombe ſur dix Magiſtrats auſſi déteſtables !

La politique des Romains ne voyoit rien de juſte que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviſer, affoiblir, tromper ou effrayer tous les Peuples, & les détruire les uns par les autres ? quelles chicanes, quelles ſubtilités honteuſes pour attaquer ou ſoumettre des Nations qui ne leur avoient donné au-

cun ſujet légitime de leur faire la guerre ? quel poiſon caché ſous ces beaux noms de Traités & d'Alliances ? quelle inſolence & quelle dureté dans la victoire ? Brigands politiques, ils pillèrent l'Univers, les tréſors des vaincus ornoient le ſpectacle de ces triomphes qui faiſoient gémir l'humanité, invention funeſte par qui toutes les paſſions étoient armées pour la deſtruction des hommes ; ils ne ſe contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars ; contre toute ſorte d'humanité & de juſtice, ils oſoient les condamner à la mort : les Sciences n'exiſtoient pas encore, Rome ignorante avoit déja commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je ſens à quel point j'offenſe le préjugé dans la cenſure qu'une juſte défenſe m'a obligé de faire de ces Peuples célébres : la plûpart des hommes ont la louable foibleſſe de croire à la chimère de la perfection : il n'a pas tenu aux Poëtes & aux Déclamateurs de Collége que nous ne

cruſſions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux ſiécles embellis par leur imagination : des ténébres de l'antiquité ſortent quelques rayons lumineux ; nous les ſuivons, nous les admirons ; plus ils nous éblouiſſent, moins ils ſont propres à nous éclairer ſur l'obſcurité des objets qui les environnent : les Philoſophes moraux, les Politiques ſpéculatifs ont encore ajouté à l'illuſion, les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux, les autres en voulant à toute force trouver ou donner des cauſes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir ſur des principes fixes une Science qu'ils croient deſtinée à détrôner la fortune. De ce que ces Peuples ont fait de grandes choſes, on a conclu qu'ils devoient néceſſairement les faire ; les merveilles de leurs ſuccès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs mœurs : ainſi s'eſt formée l'idée d'une vertu parfaite : cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, & eſt devenue le grand argument de

nos Adverſaires ; mais après que leur chimère eſt évanouie , que reſte-t-il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs, comme ſes partiſans ſont forcés d'en convenir , & ſi cette perfection n'a jamais exiſté , quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer ?

Si de-là nous deſcendons aux premiers ſiécles des Nations modernes, quel ſpectacle nous préſente l'Europe ravagée par les Barbares deſcendus du Nord ? L'ignorance uſurpa tous les Trônes ; l'eſprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus diſparurent avec ceux de Sciences & d'Arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes , ou de les rendre eſclaves. A ſe renfermer dans notre Nation , quelles cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de ſa race ? Exemple qui ne fut que trop bien ſuivi par ſa poſtérité ; les frères n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs frères ; la guerre qu'ils ſe faiſoient étoit le moindre de leurs crimes ; leurs armes les

plus ordinaires furent le poiſon & l'aſſaſſinat ; Fredegonde & Brunehault furent les modéles les plus accomplis de la ſcélérateſſe ; les Rois étoient dépouillés par des Maires ambitieux ; les Peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuſes révolutions achetées par leur ſang & par leurs miſères : les Trônes des Goths en Eſpagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de ſang.

Qui pourroit aujourd'hui nous propoſer ces ſiécles funeſtes pour modéles ? qui pourroit les regretter ? le beau temps, le temps de la vertu
p. 74. de chaque Peuple n'eſt donc pas toujours celui de ſon ignorance, comme nos Adverſaires le prétendent ; propoſition abſolument inſoutenable à l'égard de tous les Peuples modernes de l'Europe.

Je ne ſuivrai point notre Hiſtoire dans tous ſes détails ; des guerres barbares & interminables, ſans juſtice dans les motifs, ſans utilité dans l'objet, tous les vices de l'Ariſto-

cratie dans une conſtitution Monarchique, un éternel eſprit de révolte & d'ambition, ſource néceſſaire de la mauvaiſe foi, de l'injuſtice & de la violence, le corps entier de la Nation eſclave né des paſſions de mille Tyrans, ſont les traits répétés à chaque page de nos faſtes : ajoutons une diſſolution dans les mœurs hardie & violente ; ſi elle n'éclate pas par tout également, c'eſt faute de détails ; mais le Philoſophe voit dans ce que dit l'Hiſtoire tout ce qu'elle n'a pas dit ; les principes montrent les conſéquences ; celles de nos époques qui ſont éclairées d'une plus grande lumière ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le temps des Croiſades.

L'IGNORANCE fut remplacée par de fauſſes opinions ; de mauvaiſes études prirent le nom de Sciences ; & le monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me ſuffit de remarquer que les mœurs des régnes de Charles VI, Charles VII &

Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du régne de François I, qui appella les Lettres en France; & qu'enfin les temps de Catherine de Médicis & de ſes fils ne ſont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les ſeuls dans notre Hiſtoire, où les Sciences & les Arts ayent pris un accroiſſement capable de leur donner une influence marquée ſur les mœurs.

S'il pouvoit reſter quelque doute à l'égard de mes conjectures ſur les vices des premiers âges du Monde, un coup d'œil jetté ſur tant de Peuples ignorans qui exiſtent encore, ſuffiroit pour leur donner le plus haut degré de certitude : que verrons-nous dans les trois quarts de l'Aſie ? le Deſpotiſme & l'Eſclavage, les caprices d'un Tyran inviſible pour toutes Loix, la terreur dans les Peuples pour toutes mœurs, un Sexe entier victime à la fois de la force & de la foibleſſe de l'autre, des milliers d'hommes ſacrifiés inhumainement à la jalouſie d'un ſeul, & privés à jamais des plaiſirs dont ils auroient dû jouir,

jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; partout le ſang humain compté pour rien, & les droits les plus ſaints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Terence & de St. Auguſtin ne nous offrent que les citadelles du crime habitées par des ſcélérats, brigands & aſſaſſins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

PLUS loin, nous trouverons les Contrées immenſes des Négres, Peuples lâches & orgueilleux chez qui la débauche & la pareſſe perpétuent la misère, privés des notions les plus ſimples de l'honnêteté & de la juſtice, ſacrifiant leurs priſonniers de ſang froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faiſant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'eſt pas moins peuplée de monſtres humains.

TOUS les Peuples de l'antiquité qui ont eu des mœurs & des Loix, les ont dues à des Sçavans qui ont été leurs Légiſlateurs ; tels ont été

Zoroaſtre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa &c. il fallut que la ſcience vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu ; les Nations éclairées par ſa lumière ont paru tour à tour ſur la Scène du Monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de ſuccès, tandis que la barbarie la plus honteuſe régne encore après tant de ſiécles par tout où l'ignorance s'eſt conſervée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des Peuples policés, les Cannibales en ſçavent plus que nous ſur cet article, ſans avoir rien appris de la Philoſophie ni des Arts ; ils ne s'amuſent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtiſſent & le mangent en chantant & en danſant : les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos Sciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaiſir d'un ſemblable établiſſement ? D'où naît l'horreur que nous en avons ? eſt-ce foibleſſe ou préjugé ? il eſt pourtant difficile de ne pas convenir

que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illusion en avançant que l'ignorance est l'état naturel de l'homme : oui, à peu près comme il lui est naturel de marcher à quatre pieds, parce que les enfans ne peuvent d'abord se soutenir sur leurs jambes : l'ignorance est le premier état de l'homme, mais c'est pour en sortir par l'accroissement de ses connoissances, comme il doit s'affranchir des foiblesses de l'enfance par le progrès de ses forces : l'ame nous est donnée aussi foible que le corps ; c'est à nous de fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur sont propres. Un juste équilibre est difficile à observer entre ces deux êtres dont nous sommes composés ; mais si les hommes qui ne veulent être que sçavans, ne parviennent pas toujours à être sages, ceux qui ne veulent être que robustes ne peuvent guères avoir que des vertus bien foibles.

On m'opposera sans doute des

actes & des notions d'humanité ; de bonne foi & de justice chez les Peuples les plus barbares, & j'en conviendrai sans peine ; l'homme ne sçauroit être tout méchant, parce que ce seroit tendre directement à sa destruction, & que le plus foible rayon de raison suffit pour l'en empêcher : les brigands même ne sont point & ne peuvent être absolument sans foi & sans équité ; au sein de la barbarie on trouve des Peuples d'un caractère plus doux ; les climats, les terreins, quelques circonstances singulières jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations ; il y a des vertus d'instinct, dont la semence ne peut être entièrement étouffée : mais si le naturel d'un Peuple ignorant peut être bon, ses passions sont toujours redoutables ; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites ; chez les Nations non civilisées, les haines sont cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des Nations barbares, on ne peut

nier qu'elle ne ſoit la ſource de cette ruſticité brutale & féroce qui les familiariſe avec les violences & le ſang, ainſi que de l'oiſiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre induſtrie que le brigandage.

Hiſtoire des voyages

Les Hottentots après la cérémonie qui les conſtitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mère, & ſe hâtent ordinairement d'en uſer : les Souverains ne tirent que de légères impoſitions, mais c'eſt pour eux un amuſement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa dans certaines fêtes fait donner la mort aux Seigneurs de ſa Cour qu'il aime le moins ; le maſſacre des priſonniers de guerre eſt de droit ; le Roi de Dahomay en ſacrifia, ſelon le récit des voyageurs, juſqu'à quatre mille en un ſeul jour ; & c'eſt, pour le dire en paſſant, une excuſe pour l'uſage des Européens d'acheter des Eſclaves négres, puiſque ce ſont tous des malfaiteurs ou des captifs deſtinés à la mort, que la vengeance auroit ſacrifiés, & que l'avarice aime

mieux vendre. Le Roi des Jaggas, Nation errante qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de ſon Peuple deſarmé & raſſemblé en cercle dans une vaſte plaine ; le lion tue tout-autant qu'il peut de ces malheureux, juſqu'à ce qu'il ſuccombe lui-même ſous les coups de la multitude ; les ſurvivans finiſſent par manger les morts avec des cris de joie, c'eſt ainſi qu'ils célébrent le jour de la naiſſance de leur Souverain, qui jouit de ce ſpectacle au haut d'un arbre, où il eſt à l'abri du danger avec ceux qui compoſent ſa cour. Ces mêmes Jaggas maſſacrent leurs enfans auſſitôt qu'ils ſont nés, & cette abominable Nation ne ſe perpétue que par les jeunes priſonniers qu'elle fait ſur ſes ennemis, & qu'elle éléve dans les principes de ſa barbarie. D'autres Peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs pères & leurs mères lorſqu'ils ſont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes ; ainſi le parricide eſt regardé par l'ignorance comme un ſervice d'humanité. Un très grand nombre de Na-

tions mangent leurs prisonniers ; les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves lorsqu'ils les trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés & des superstitions qu'elle enfante & qu'elle éternise ! Dans le pays d'Ardra une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultère : au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide ; si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vivante : au Royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le Peuple s'en prend ; on se révolte & il est massacré : à la mort du Roi de Juida on laisse un inter-regne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille, tue, ou viole à sa fantaisie : l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris & les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point

une ſingularité de quelques cantons ſauvages ; c'eſt une ſuperſtition ſanglante qui ſouille une très grande partie de la terre : à la Côte d'or on immole juſqu'à cinq ou ſix cens perſonnes à la mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui reſſemblent & leur prête ſes fureurs : elle implore leurs faveurs par des cruautés , & croit les fléchir par le ſang. La plûpart des Sauvages ne reconnoiſſent que des Divinités malfaiſantes ; leurs Prêtres ſont des ſorciers , & leurs Sacrifices des meurtres : Annaſinga Reine d'Angola conſultoit le Diable par le ſacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de ſon ſang & en faiſoit faire autant à ſes chefs. Lorſque les Européens leur demandent raiſon de ces abominations , ne pouvant les juſtifier , ils répondent , c'eſt notre uſage : ainſi l'ignorance égorge froidement les hommes de ſa propre main , ſans avoir beſoin d'armer leurs paſſions : elle tire ſes droits de ſa ſtupidité même , & parvient à conſacrer ſes crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comm'on le prétend dans quelques Régions de l'Europe, comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenſes parties de la Terre ? ou ſi ces Peuples ont eu auſſi un âge d'or à leur origine, comment en conſervant ſi fidélement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie, & avec raiſon, que les hommes ſoient naturellement méchans ; on croit même qu'ils ſont naturellement bons ; mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, ſi ces vices ne ſont point dans la nature de l'homme, qu'eſt-ce donc qui leur a donné la naiſſance ? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il eſt donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obſtacle à leur exiſtence ; il eſt donc vrai encore qu'elle a même été un obſtacle au rétabliſſement de la vertu, puiſque ces Peuples ſauvages perſiſtent dans cette miſérable bar- p. 85.

barie depuis tant de ſiécles ſans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puiſſe parvenir à réformer leurs mœurs, ſans commencer par les éclairer ? leur ignorance eſt donc ſi intimément unie avec leurs vices, elle en eſt donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne peut entreprendre la ruine des uns ſans commencer par la deſtruction de l'autre.

p. 73. Les vices d'une multitude de Peuples ignorans ſont donc, quoi qu'on en diſe, quelque choſe à la queſtion; ils prouvent donc très bien, non ſeulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu néceſſairement, ils ſervent encore à détruire la propoſition avancée par nos adverſaires, que l'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance eſt un état doué par ſa nature d'une force d'inertie très-puiſſante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger, & l'inévitable ſource de la barbarie, par l'oiſiveté, la

férocité, les préjugés, & les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'AI peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilége spécial auroit-on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques Peuples sçavans, & ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de Nations barbares ? J'y vois à la vérité quelques différences, & les voici ; c'est que chez ces Peuples sçavans & corrompus nous trouvons à côté de la Science, les richesses, la puissance, la prospérité, causes toutes naturelles de corruption & qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence ; au lieu que chez les Peuples que nous opposons, l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie, sans aucune autre cause de corruption, ensorte qu'elle ne peut se justifier ou de l'avoir causée ou de n'avoir pu y mettre obstacle : nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois

quarts de la terre, qui dépoſent contre l'ignorance; que cite-t-on en ſa faveur? les vertus très paſſagères & très-mêlées de vices, de trois petites Villes de l'antiquité : n'eſt-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'univerſel, l'exception à la régle, & le doute à l'évidence ? (*)

(*) J'ai prouvé dans mon premier Diſcours que le progrès des Lettres eſt toujours en proportion avec la fortune des Empires, & on eſt forcé de convenir que j'ai raiſon : mais on me répond
p. 82. *que je parle toujours de fortune & de grandeur, tandis qu'il eſt queſtion de mœurs & de vertus.* M. Rouſſeau me permettra de le faire ſouvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de mœurs; il a attaqué auſſi les Sciences ſur ce qu'elles amoliſſoient le courage; il a attribué à la culture des Lettres & des Arts la chute d'Athènes, celle de la République Romaine & les différentes conquêtes de l'Egypte; c'eſt à ces objections que j'ai répondu dans le paſſage dont il s'agit : je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas ſorti de la queſtion.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares : j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient très-injuſtes : à toutes ces conquêtes j'ai oppoſé celle de l'Amérique, la plus vaſte qui ait jamais été faite, & uniquement due à la ſupériorité de nos Arts & de nos Sciences.

Que répond-on ? p. 115.
qu'elle étoit injuſte : qu'importe ? en eſt-elle moins la plus prodigieuſe conquête que les hommes aient jamais faite ? en eſt-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoiſſances ? On de-

Mais ce qui doit décider la question sans retour, le plus haut degré de toute corruption c'est la barbarie, & elle apartient sans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire la plus parfaite Science seroit vraisemblablement la plus parfaite vertu, puisqu'elle seroit le plus haut point des connoissances métaphysiques, morales & politiques : mais si l'on nous conteste cette conjecture, il est du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la Science ne sçauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire, & ce point seul suffit pour prononcer la condamnation absolue de l'ignorance.

mande quel est le plus brave de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimosin ? mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de Sciences & d'Arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux, bien loin de détruire mon raisonnement, on ne fera que le fortifier ; ils étoient très-braves, nous n'étions que sçavans, & nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables, nous n'étions qu'une poignée d'hommes, & nous les avons soumis ; c'est-à-dire que la Science peut triompher du nombre & du courage même.

En effet, pour en bien juger, il étoit abſolument néceſſaire de la conſidérer dans toute ſa pureté ; c'eſt ſeulement parmi les Peuples les plus ſauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître ſa nature & ſes effets; ſon influence devient équivoque & incertaine, ſi-tôt qu'elle eſt mêlée avec divers degrés de ſciences & d'arts.

L'ignorance & la Science ne ſont plus alors que des noms relatifs, par exemple nous traitons Athènes d'ignorante au temps de la bataille de Marathon ; il eſt pourtant vrai qu'elle étoit très-ſçavante en comparaiſon de la plûpart des villes de la Grèce, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans les ſiécles précédens; ainſi ſa vertu & ſa gloire dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce temps-là une forte preuve de l'utilité des Sciences & des Arts. Piſiſtrate & ſes fils n'avoient rien négligé pour inſpirer aux Athéniens le goût des Sciences ; ils leur avoient donné la connoiſ-

ſance des Poëmes d'Homère, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide, & pluſieurs Philoſophes; & il faut conſidérer qu'Héſiode, Archiloque, Alcée, Sappho avoient déja exiſté, & que les ſept Sages exiſtoient encore dans ce même temps.

Lycurgue étoit ſçavant & Philoſophe : Sparte dédaigna, il eſt vrai, de cultiver les Sciences, mais elle les connoiſſoit ; elle étoit trop liée avec les autres Peuples de la Gréce, pour qu'on puiſſe la ſuppoſer dans une ignorance abſolue. Rome même dans ſes commencemens ſentit que ſon ignorance ne ſuffiſoit pas pour la gouverner ; elle choiſit pour ſecond fondateur Numa recommendable uniquement par la Philoſophie ; elle alla enſuite chercher des Loix chez le Peuple le plus ſçavant qui fût alors ; elle jouit & elle profita des conſeils de la Science. Enfin ces trois Peuples avoient plus ou moins la plûpart des connoiſſances qui ont rapport aux mœurs : à quel titre l'ignorance oſeroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il eſt vrai que tous les degrés des Sciences n'ont pas des proportions de mœurs conſtantes & égales ; c'eſt qu'elles n'ont pas toutes une égale influence ſur nos actions : Solon, Ariſtide & Socrate contribuoient plus ſans doute aux mœurs, qu'Hippocrate, Euclide & Sophocle.

Les Peuples après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient ſans Loix & ſans puiſſance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique, & dans ce premier moment, ils ont dû être très-vertueux.

Ainsi les temps où ces premières Sciences étoient ſeules cultivées, ont pu l'emporter par les mœurs ſur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres, non que ces dernières aient nui à la vertu, mais par d'autres cauſes étrangères, telles que la proſpérité, l'accroiſſement des richeſſes ou l'affoibliſſement des Loix.

Athénes ſe corrompit lorſqu'elle augmenta ſes connoiſſances, parce-
que

que ſon génie & ſon gouvernement n'étoient pas faits pour ſupporter la proſpérité ; le caractère des Athéniens eſt le même depuis Solon juſqu'à Alcibiade ; Périclès régna ſur eux par les mêmes voies que Piſiſtrate ; les entrepriſes de celui-ci avoient été portées bien plus loin ſous les yeux de Solon & dans la première ferveur de ſes Loix ; il mérita d'être appellé Tyran , & il fut ſouffert : ſans les violences extrêmes d'Hippias ſon fils , Athénes étoit ſoumiſe pour jamais ; rendue à ſa liberté , elle en abuſa ; tous ſes chefs éprouvèrent ſucceſſivement ſa légèreté & ſon ingratitude ; l'orgueil & l'ambition du Peuple augmentoient par degrés avec ſa puiſſance & ſes conquêtes ; plus il s'enyvra de ſa gloire , plus il voulut être flatté ; on ne pouvoit écarter un rival qu'en propoſant quelque nouveau moyen de ſéduction : c'eſt ainſi qu'on en vint à diſtribuer les terres conquiſes au Peuple , à prodiguer les deniers publics pour les jeux, les ſpectacles & les édifices , à attribuer des ſalaires aux Citoyens pour les fonctions

d'aſſiſter aux jeux & aux Tribunaux; à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute puiſſante, à entretenir enfin & à flatter tous ſes caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'hiſtoire me nomme Thémiſtocle, Cimon, Périclès; en accuſer Phidias, Euripide & Socrate, ſeroit le comble du ridicule.

L'ORGUEIL naturel des Athéniens dégénéra en inſolence & en indocilité, leur vivacité devint yvreſſe, & leur légèreté folie; ils s'épuiſèrent en magnificences & en guerres inutiles; ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes: Athènes abuſoit de tout, il falloit bien qu'elle abusât des Arts comme elle avoit fait de ſa puiſſance & de ſa gloire, & qu'elle mît dans ſes plaiſirs les mêmes vices que dans ſes affaires; elle avoit le bonheur de poſſéder Socrate, Platon, Xénophon, & elle écoutoit par préférence des Sophiſtes & des Déclamateurs qui la flattoient; elle ne ſe contentoit pas d'honorer les Dieux

& de couronner Euripide & Sophocle, elle se ruinoit follement pour ses Temples & ses Théatres, & la Poësie & la Religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre : la licence d'une Démocratie effrénée monta sur la scène ; la Comédie dès sa naissance fut obscène, impie & satirique, elle joua les noms & les visages, elle couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate ; elle ne tenoit pas ses vices de sa nature, puisqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun Peuple, elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit reçue ; la prospérité étoit tellement la source de cette corruption, qu'elles cessèrent ensemble; Athènes vaincue & malheureuse réforma son théatre.

Rome avec des mœurs dures, un génie sévère, des guerres continuelles, & des succès lents, devoit différer long-temps à se corrompre ; mais enfin le temps arriva où ses Loix se turent devant sa gloire ; les causes de sa corruption ont été trop

bien dévéloppées & ſont trop connues, pour que je perde du temps à en parler : les Sciences & les Arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorſque ſes mœurs étoient déja perdues : elle eut auſſi la fureur des Spectacles ; elle s'en ſervit pour fléchir ou pour remercier ſes Dieux, & ils firent une partie importante de ſon culte. Un Peuple ſouverain veut être amuſé : des Sauteurs, des combats d'animaux & d'hommes faiſoient d'abord ſes plaiſirs : on fit enſuite venir des Baladins de Toſcane ; leurs Piéces n'étoient que de miſérables rapſodies pleines de groſſiéretés, elles portoient le nom de Satyres, terme qui avoit alors le même ſens que notre mot, Farce, & qui fut en conſéquence détourné à une ſignification nouvelle qu'il a toujours conſervée depuis ; les bonnes Piéces dramatiques que le goût des Lettres produiſit dans la ſuite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant; Plaute obligé de ſe conformer au goût de ſon ſiécle, fut d'abord très-libre ; Térence

devint plus châtié ; mais le Peuple ne les goûta jamais parfaitement, il préféra toujours l'aréne au théatre.

Il ne cherchoit dans ses représentations que le spectacle de sa grandeur & de sa magnificence ; les Ediles se surpassoient à l'envi en somptuosité pour plaire à un Peuple qui pouvoit tout ; les Censeurs crièrent long-temps & se lasserent enfin de déplaire sans fruit : le fameux théatre de Scaurus contenoit quatre-vingt-mille personnes, il étoit porté sur trois cens soixante colonnes ; il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre; ses colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entre-mêlées de trois mille statues d'airain ; ce prodigieux édifice étoit construit pour trois mois seulement, & fut détruit en effet au bout de ce temps : on élevoit des eaux de senteur au-dessus des portiques, & on les faisoit retomber en pluie par des tuyaux cachés : dans une Tragédie d'Andronicus appellée le Cheval de Troye, on voyoit passer sur le théatre trois mille vases &

toutes ſortes d'armes d'infanterie & de cavalerie : Pompée à la dédicace de ſon théatre fit combattre & périr cinq cens lions, ſix cens panthères, & vingt éléphans : qu'eſt-ce que les Sciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil faſtueux des dépouilles du monde ?

Lorsque la corruption fut extrême, elle oſa violer la majeſté naturelle de la Tragédie, & contre toute vraiſemblace y porter l'obſcénité ; enfin on s'entêta des Pantomimes, Acteurs muets dont le talent conſiſtoit à imiter les actions les plus infames ; Pilade & Bathylle partagèrent la ville & causèrent des ſéditions ; on finit par abandonner entiérement le goût des Lettres & des Arts qui n'avoient pu ſe prêter à l'excès de la licence.

Rome à force de pauvreté & de vertu, conquit des richeſſes & des vices, & ſa ſcience ne put la guérir ; Carthage fut très corrompue & ne fut jamais ſçavante ; on en peut dire autant des anciens Perſes & de

la plûpart des grands Empires de l'Asie ancienne & moderne ; Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à son inimitié pour les Sciences & les Arts, perdit ses vertus aussi-tôt qu'elle fut maîtresse de la Gréce : partout la prospérité séduit & corrompt ; elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être sa propre ennemie.

Je trouve dans l'histoire que tous les Peuples ignorans, sans en excepter un seul, ont été corrompus dans leur puissance & dans leurs richesses : deux Peuples sçavans l'ont été dans les mêmes circonstances : à des effets tout semblables dois-je chercher des causes différentes ? & comment oserois-je imputer aux Sciences, dans deux cas particuliers les mêmes vices que je vois par-tout ailleurs où elles n'existoient point ?

La proposition que tous les Peuples sçavans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les Sciences, puisqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonstances qui ont corrompu toutes les Nations ignorantes. p. 74.

Pour achever d'éclaircir cette question, il eſt à propos d'examiner ce que c'eſt que vertu & corruption, deux mots très anciens & très impoſans, ſouvent prononcés, rarement entendus.

La vertu dans ſon acception la plus élevée feroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union ; leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne ſont ſéparés & armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaiſon de l'amour propre & de l'amour ſocial feroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur ; c'eſt à ce point que des lignes infinies de ſiécles tendront ſans ceſſe, ſans l'atteindre jamais : ſi les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous enſemble qu'une famille.

La Société générale ſe décompoſe en ſociété politique & civile, & en individus ; la vertu de chaque indi-

vidu ne sçauroit mériter ce nom ; qu'autant qu'elle travaille à sa conservation & à son bonheur, relativement à la conservation & au bonheur des différens ordres de sociétés dont il est membre ; toutes les vertus domestiques & civiles doivent être raportées à ce principe & mesurées à cette régle ; elles s'ennoblissent & s'élévent à mesure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes ; ainsi la tempérance & le courage, les deux vertus gardiennes de notre être, sont en même-temps la base de toutes les vertus d'un ordre supérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns, effrayés par les autres, l'excès des desirs & des craintes produit toutes les passions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage sont la double force qui les modère : plus les desirs & les craintes sont modérés, plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout sens diminuent : de là coulent dans l'ordre civil l'huma-

nité, la foi, la juſtice, le deſintéreſſement, la généroſité : dans l'ordre politique la ſoumiſſion aux Loix, la fermeté contre les deſordres intérieurs & les dangers du dehors : enfin cette modération ſeule peut adoucir les concurrences inévitables entre les ſociétés politiques, calmer leurs défiances mutuelles & établir dans la ſociété générale cette bienveillance, cette bonté univerſelle qui forme le plus ſublime caractère de la vertu, & ſans laquelle le bonheur de chaque ſociété n'eſt jamais qu'un bien fragile.

L'EXCÈS des privations rarement utile au bonheur public & plus rarement encore au bonheur particulier a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonſtances ; c'eſt ainſi que dans l'enfance du monde & à la naiſſance des Sociétés cet excès a pu convenir à la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, lorſqu'il eſt produit par des motifs purement humains, c'eſt tout au plus une vertu de choix qui n'eſt

propre qu'aux ames froides ou pusillanimes : desirer & jouir avec modération, forme le caractère d'une raison éclairée & d'une vertu active, digne apanage de l'âge viril où le genre humain est parvenu & qui peut seul le conduire à sa véritable destination, c'est-à-dire au plus grand bonheur possible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne seroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raison : plus elle est entourée de vices & exposée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naissent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands sacrifices à faire : sans les crimes des Tarquins, l'héroïsme cruel de Scævola & de Brutus n'eût jamais existé : sans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu besoin de tant de grandeur d'ame ; si César eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en héros : (*) ces efforts cruels de

(*) J'ai dit que *Caton déclama toute sa vie, combattit, & mourut enfin sans avoir fait rien d'utile pour sa patrie* : on répond *qu'on ne sçait s'il n'a rien fait d'utile pour*

vertu ſont la marque d'un mauvais ſiécle : il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins ; ſe plaindre que nous n'ayons pas de

p. 105. *ſa patrie* (c'eſt tout ce que je prétendois) *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le ſpectacle & le modéle de la vertu la plus pure qui ait jamais exiſté* : j'en conviens, & j'ajoute que ce fut préciſément parce que ſa vertu fut extrême qu'elle fut inutile à ſon pays; elle ne ſçut ni ſe prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible & pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du monde, & que la vertu pouvoit exiſter ſans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des Philoſophes, parce qu'il fut un Philoſophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu ſauver ſa patrie ; il ne ſçut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou ſuivre les principes de Tibére & de Catherine de Médicis, & devenir un *Cartou-* p. 106 *chien, un ſcélérat & un brigand*, & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités, comme notre adverſaire le ſuppoſe dans la rapidité de ſes conſéquences, c'eſt une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'eſt ainſi que lorſqu'en parlant des Brutus, des Decius, des Lucréce, des Virginius, des Scævola, j'ai fait l'éloge d'un état *où les Citoyens ne ſont point condamnés à des vertus ſi cruelles*, on m'a répondu *qu'on* p. 10 *entendoit très-bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une conſtitution de choſes où chacun fût diſpenſé d'être homme de bien*, comme ſi la vertu étoit eſſentiellement ſanglante & barbare, & que hors de ces malheureuſes circonſtances l'honneur & la probité même ne puſſent exiſter.

Régulus, c'eſt regretter qu'il n'y ait pas de Peuple qui livre aux ſupplices les plus barbares un ennemi priſonnier : l'adouciſſement des mœurs en banniſſant les grands crimes, a banni en même-tems ces vertus effrayantes toujours rares, parce qu'il faut une longue ſuite de crimes, pour donner occaſion à un ſeul acte de ces vertus ; gémir de ce qu'elles n'exiſtent plus, c'eſt faire le plus grand éloge du ſyſtême de notre ſociété : moins la vertu a beſoin d'efforts & de ſacrifices, plus elle ſuppoſe les mœurs perfectionnées.

Les misères & l'ignorance des premiers ſiécles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les Peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, & n'en poſſédèrent jamais le véritable eſprit : le bonheur particulier de chaque ſociété fut leur unique objet ; ils ne s'élevèrent point juſqu'à l'amour du genre humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne ſoupçonnoit pas, que la

politique déteſtoit, & que la Philoſophie ſeule pouvoit leur révéler; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation abſolue, & ils ſupposèrent que le courage devoit combattre ſans ceſſe; toute la vertu humaine ſe réduiſit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la ruſticité, la férocité pouvoient contribuer à ce funeſte effet, elles furent conſacrées comme les mœurs de la vertu, on en vint à les prendre pour la vertu même : la pauvreté, la frugalité n'étoient point eſtimées, comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre; on ne connoiſſoit que la tempérance du corps, & elle n'étoit que l'inſtrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur on avoit des ſpectacles ſanglans, on ſe faiſoit un devoir d'être cruel juſques dans ſes plaiſirs : dans ces circonſtances, tout ce qui n'étoit pas préciſément pauvreté & courage, épouvantoit le préjugé & étoit impitoyablement appellé corruption; on perſiſtoit à reſter malheureux pour être redoutable.

On voit par là combien l'imputation de corruption si odieuse & si répétée a été injuste dès son origine : ces nations de soldats fidéles à leur animosité éternelle , redoutoient comme une source de foiblesse tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir : on connoissoit les avantages du courage , on ignoroit encore ceux du Commerce & des Arts : on vit que l'on alloit perdre des soldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens ; on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'industrie, des biens qu'on auroit pu se procurer par la force ; & il faut remarquer que dans ces temps la guerre enrichissoit les particuliers & les Peuples : les Loix des différens états n'avoient songé qu'à les séparer, on crut leur constitution perdue lorsqu'il fut question de les réunir : des hommes qui par amour pour leur patrie détruisoient celle de cent Peuples , étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ses habitans ; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entr'eux des intérêts communs : des besoins &

des ſecours mutuels reſſembloient à une dépendance : des guerriers qui ſe faiſoient négocians & ouvriers croyoient ſe dégrader ; c'étoit toutes les paſſions particulières qui ſous le nom de vertus & de mœurs anciennes s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés cédèrent enfin en grondant ; les nouvelles connoiſſances s'établirent : chaque état de l'homme a ſes vices qui lui ſont propres : le Commerce & les Arts en introduiſirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chaſſés ; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui ; on employa ſans ceſſe ce terme commode & vague de corruption, qui accuſe ſans preuve & juge ſans objet fixe, & qui au gré de la ſatyre, de l'humeur & de la miſantropie flétrit indifféremment de la même qualification la plus haute inſolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption ſe meſure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, & les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent ; les premiers biens ſont, la vie, la liberté, les poſſeſſions, la bonne conſtitution de la ſociété où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les ſociétés voiſines ; ainſi les vices les plus graves ſont, l'inhumanité, l'injuſtice, la mauvaiſe foi, la lâcheté, l'eſprit de revolte, la violence & l'ambition : tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de première néceſſité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainſi plus ou moins d'uſage des richeſſes & des plaiſirs, n'eſt jamais qu'un abus tolérable en comparaiſon des vices dont je viens de parler, ſur tout lorſque la conſtitution de l'état eſt telle qu'elle n'en eſt pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de cor-

ruption, ſe trouve, ainſi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations ſauvages qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voiſins, ni droit des gens pour aſſurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les miſérables deſtinées ſont l'éternel jouet de quelques préjugés & de toutes les paſſions.

Par là nous trouverons encore une très-grande corruption dans ces ſiécles fameux de l'antiquité où les Peuples n'avoient point d'autre induſtrie ni d'autre inſtitution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus même par un égarement monſtrueux ſe rapportoient uniquement à cet objet ; & que pouvoit produire en effet une frugalité oiſive, une pauvreté qui avoit tout à acquerir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien ? Que reſtoit-il, ſinon de ſe haïr & de ſe combattre ſans ceſſe, ne fût-ce que par deſœuvrement, ſi ce n'étoit par férocité & par ambition ? C'eſt ainſi que Rome

toujours armée & toujours ſanglante
a été pendant plus de ſix cens ans
l'ennemie du monde, avant d'en être
la maîtreſſe. Détournons les yeux un
moment de cette ville ſuperbe ; por-
tons-les ſur les ruines de cent villes
dépouillées, dépeuplées, ravagées par
le fer & le feu ; conſidérons ce qu'il
en a coûté au genre humain pour la
gloire d'un ſeul Peuple, & admirons
encore ſi nous l'oſons, le barbare
ſyſtême des vertus anciennes qui
renfermées dans les murs de chaque
ville, ne voyoient dans le reſte du
monde que des ennemis, & ne s'exer-
çoient que pour le meurtre & la
deſtruction.

APPLIQUONS enfin ces principes
à cette horrible corruption de notre
ſiécle, qui nous a valu tantôt les noms
de lions & de tigres, tantôt l'épi-
théte de fourbes & de fripons, capa-
bles de tous les vices qui n'exigent
pas du courage, & tant d'autres in-
. 83. 92. vectives répétées à chaque page par
notre adverſaire. Je dédaigne les
avantages que je pourrois tirer d'une
déclamation auſſi outrée, pour me
renfermer uniquement dans mon ſu-

jet : je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richeſſes mal acquiſes & dont on abuſe pour le faſte & la molleſſe, pour la ſéduction de la vertu & le ſalaire du vice ; j'avoüe que l'oſtentation monſtrueuſe de quelques fortunes forme un contraſte odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes, & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuſe, & dont les mœurs ont beaucoup à ſouffrir par le prix qu'elle attache aux choſes ſuperflues & par le vif aiguillon dont elle preſſe la cupidité ; je ne puis diſſimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la diſſipation, de la frivolité & de l'amour du plaiſir, ne nuiſent infiniment aux talens & aux vertus.

Aprés ces aveux, j'obſerverai que cette corrüption eſt du genre le plus excuſable, puiſqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la poſſeſſion de tous les biens naturels, & qu'elle permet à chacun d'acquerir, de jouir, & d'être vertueux, ſans être troublé par la violence & l'injuſtice.

Telle qu'elle eſt cependant, ſi elle avoit infecté la maſſe entière de la nation, peut-être les hyperboles de nos adverſaires commenceroient à avoir quelque fondement; mais ſi ce ne ſont là que les mœurs de quelques quartiers de la Capitale, mépriſerons-nous tout le reſte de l'Etat qui n'y participe point? ne daignerons-nous voir dans la ſociété actuelle qu'un compoſé de *Cuiſiniers*, *de Poëtes*, *d'Imprimeurs*, *d'Orfévres*, *de Peintres & de Muſiciens*? & oublierons-nous, comme on affecte de le faire, le travail aſſidu du Laboureur & de l'Artiſan, l'induſtrie & la bonne foi du Commerce, la modération du Citoyen dans ſa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps nombreux de la Magiſtrature, les vertus enfin & le zèle de tant de Miniſtres eccléſiaſtiques, auxquels l'antiquité n'a rien de ſemblable à oppoſer? N'eſt-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un Peuple? quelques Gens de cour & leurs flateurs, quelques Millionaires & leurs paraſites, quelques Fous, jeunes & oiſifs, auroient- p. 91.

ils ſeuls le droit de repréſenter la Nation ?

Les Paſſions naturelles ſont de tous les temps : partout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richeſſes, des honneurs & des plaiſirs ; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront ſéduire : les Paladins de Charlemagne, les Croiſés, & les Ligueurs avoient plus ou moins le fonds de notre corruption : nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques paſſions d'opinion : les vices ſecrets ſont menacés par la Religion, les vices publics doivent être réprimés par le gouvernement ; ainſi s'il y avoit quelque profeſſion où les fortunes fuſſent rapides, infaillibles & énormes, où elles ſe fiſſent ſans riſque & ſans peine, ſans talent & ſans utilité pour la patrie ; ſi des fortunes odieuſes étoient enſuite réhabilitées par de grandes places & par des alliances illuſtres ; s'il y avoit des excès de luxe qui formaſſent des diſparates choquants ; ſi le vice payé par la richeſſe, triomphoit avec inſolen-

ce ; ſi des hommes oſoient afficher leur perverſité, & des femmes leur honte, ce ſeroit la faute des Loix.

Les Gouvernemens modernes ſi vigilans contre le crime, ne ſçavent point flétrir le vice ; ils ſont encore dans l'enfance à cet égard : occupés juſqu'ici à ſe fortifier, ils n'ont conſidéré les mœurs que du côté par lequel elles intéreſſent la Politique ; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs ſoins.

Que les Loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaiſes voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richeſſes ; en retranchant les objets exceſſifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de juſtes limites ; qu'elles veillent attentivement ſur les plaiſirs publics, afin que la décence & les mœurs n'y ſoient pas violées, du moins habituellement ; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oiſiveté & le célibat trop ſoufferts parmi nous ; cette corruption tant reprochée diſparoîtra auſſitôt ; & combien cette réforme eſt-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'é-

tablir l'autoriré & l'obéïſſance, & de délivrer les Peuples de l'oppreſſion des Grands ? Il ſuffiroit de le vouloir pour réüſſir : le cri général eſt le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité ruſtique des premiers temps ? les mœurs ſont-elles donc incompatibles avec les richeſſes ? Si nous recherchons l'origine de ce ſyſtême d'égalité tant vanté chez les Anciens, nous trouverons qu'il portoit ſur un faux principe qui ſuppoſe tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature : je conviens qu'ils ſont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions, mais l'homme & la femme, la vieilleſſe, l'âge viril & l'enfance, le malade & celui qui eſt en ſanté, ſont-ils égaux en effet ? le courageux & le timide, l'imbécille & le ſpirituel, le pareſſeux, l'induſtrieux, le robuſte & le foible le ſont-ils davantage ?

Le caractère de la nature eſt la variété, & elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun de ſes ouvrages

plus fortement que dans l'homme : deux hommes ne ſont point égaux en force, en adreſſe, en courage, en eſprit ; les traits de leurs viſages ne ſont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts : dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits diſtinctifs du caractère ; c'eſt que la nature nous ayant deſtinés à vivre en ſociété, il falloit que nos qualités fuſſent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus baſſes de la ſociété, afin que celles qui ſont les plus relevées & les plus importantes puſſent être remplies ſans diſtraction : car ſi chacun eût cultivé ſon champ lui-même, quel temps ſeroit-il reſté pour inventer les Arts & les Sciences, faire des Loix & les maintenir en vigueur ? l'inégalité naturelle eſt la baſe de l'inégalité politique & civile néceſſaire dans toute ſociété.

Plus les ſociétés ſont foibles,

plus il y a d'égalité entre ceux qui les composent ; ainsi l'inégalité est moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il est certain que lorsqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fussent partagés également ; ce n'étoit pas un raffinement de Politique ni de Philosophie, qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers Législateurs ; c'étoit tout simplement la nécessité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre chose que le défaut de talens, d'arts, d'industrie, & de commerce ; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus ; elle devoit être la première victime sacrifiée à la perfection du genre humain ; l'égalité parfaite ne produisoit que des laboureurs & des soldats, & comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre ; ainsi ces premières sociétés se combattirent avec acharnement : c'étoit un

état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'eſt-à-dire un état de calamités ſans fin : un ou pluſieurs Etats s'aggrandirent enfin par la deſtruction de pluſieurs autres ; l'inégalité s'introduiſit entr'eux, & par une ſuite néceſſaire entre les membres qui les compoſoient ; dès-lors les hommes commencèrent à être moins malheureux ; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes ſociétés qui fut obligée de porter les armes ; il n'y eut plus que des frontières qui ſouffrirent les horreurs de la guerre ; l'intérieur des grands Etats jouit d'une paix éternelle ; l'induſtrie & l'émulation naquirent de l'oiſiveté , puiſqu'il plaît à nos adverſaires d'appeller de ce nom l'état des hommes lorſque la Patrie ceſſa de les occuper tous à la guerre ; les Citoyens ſe divisèrent en fonctions & en claſſes nouvelles ; les talens ſe connurent ; on vit éclore le commerce, les arts, les ſciences ; le monde prit une face animée, brillante & heureuſe ; l'inégalité ſeule enſeigna aux hommes la légitime deſtination de leurs facultés naturelles ; elle leur apprit à ſe rendre heureux

les uns par les autres ; elle devint enfin la ſource féconde de tous les biens, dont nous jouiſſons.

PARMI tant de biens elle enfanta les richeſſes, cet éternel objet de la Satire. A leur égard j'obſerverai d'abord qu'aucune Conſtitution politique n'eſt exempte de tout inconvénient, & que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands Etats, on doit la ſupporter en conſidération des avantages politiques, auſquels elle eſt eſſentiellement liée.

LE commerce du nouveau monde & la découverte de ſes tréſors ont été une ſource naturelle de la multiplication des richeſſes, & ont changé néceſſairement le ſyſtême des mœurs à cet égard, ſans qu'elles ayent pu le prévoir ni l'empêcher, & ſans qu'elles ayent eu ſujet de s'en offenſer.

A ces obſervations j'ajouterai que chez un Peuple bien gouverné, les richeſſes excitent dans ceux qui les deſirent l'induſtrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquerir; &

dans ceux qui en jouiſſent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre; elles animent en même-temps la cupidité; mais cette paſſion n'eſt pas toujours un vice dans un Etat puiſſant, puiſqu'elle peut très légitimement ſe propoſer les plus grands objets, & qu'elle eſt même un reſſort néceſſaire pour un grand nombre d'opérations du gouvernement.

Les richeſſes ſont la ſource d'une infinité de biens moraux; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoiſſances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la Patrie; la vertu peut donc & doit même les deſirer; enfin une plus grande multiplication de richeſſes laiſſe entre les hommes les mêmes proportions, qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuſe, ſans empirer celle des autres.

Que dis-je? les richeſſes en embelliſſant la ſcène du monde, ne contribüent pas moins au bonheur du

pauvre qui en a le ſpectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la poſſeſſion inquiéte : croira-t-on que pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies, & des fêtes, il ſoit néceſſaire d'en avoir fait les frais ? faut-il être Roi de France pour jouir de Verſailles & des Thuilleries ? quelle plus délicieuſe jouiſſance que celle de l'artiſte même ? Celui-là ſeul a la plus parfaite propriété des productions des Arts, qui a le plus de goût & de ſentiment.

Ajoutons que dans un Etat riche tant de voies imprévues ſont ouvertes de toutes parts à la fortune, que perſonne n'éprouve le deſeſpoir de la pauvreté ; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre, la divinité des malheureux, l'eſpérance berce le pauvre, & lui peint avec d'agréables couleurs la perſpective de l'avenir.

Il eſt à propos de faire remarquer ici une contradiction ſingulière de nos adverſaires ; d'un côté ils ſont

valoir la pauvreté antique, comme un état qui faisoit le bonheur des hommes, de l'autre ils emploient les plus tristes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, & ne négligent rien pour nous attendrir sur son sort: d'où peut naître cette prodigieuse différence que l'on suppose gratuitement? la terre, les travaux nécessaires pour la cultiver, les besoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'est que nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches, c'est qu'ils sont plus assurés d'être récompensés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

NOUS nourrissons, dit-on, notre oisiveté de la sueur, du sang & des travaux d'un million de malheureux: j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces Peuples anciens qui sont les favoris de notre adversaire: quels étoient en effet les talens & les occupations de ses chers Spartiates, dont l'oisiveté étoit consacrée par les Loix, & chez qui toute espèce de travail étoit exercée par une classe p. 90.

d'hommes privés, en naiſſant, de leur liberté, & condamnés ſans retour à travailler, à acquerir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la Loi donnoit droit de vie & de mort ſur eux? tels furent les uſages de toute l'Antiquité; tels étoient ces Peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'induſtrie ſont exercés librement & à leur profit; qui nés pauvres à la vérité ne ſont pas du moins privés de l'eſpoir des richeſſes & ſont maintenus par les Loix dans la poſſeſſion de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une ſorte d'égalité même avec les Riches & les Puiſſans.

Les noms de riche & de pauvre ſont relatifs, dit-on; c'eſt-à-dire que là où il y a des Riches il y a beaucoup plus de Pauvres par comparaiſon; mais il eſt abſolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle; elle eſt toujours ſoulagée par l'eſpérance, la participation ou les bienfaits de la richeſſe: il eſt certain que les fleaux de

de la famine étoient bien plus fréquens & bien plus funeſtes dans les ſiécles pauvres.

Qu'on nous aſſure après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette propoſition, pour qu'elle devienne vraie ; c'eſt de la rendre précisément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit que des pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le Peuple Romain lorſqu'il ſe retira en corps de ſa Patrie, extrémité la plus étrange dont il ſoit parlé dans aucune Hiſtoire ? Qu'étoient tant de Nations qui ne pouvant ſubſiſter dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquerir par les armes des terres qui puſſent les nourrir ? *p. 83.*

Nous avons dit que le luxe occupoit les Citoyens oiſifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oiſifs ? je répons que c'eſt parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par tout où il n'y a ni arts, ni induſtrie, ni *p. 83.* *p. 84.*

commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue-t-on, il n'y avoit ni misère ni oisiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les causes de ces émigrations si fréquentes dans les temps anciens, & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs si l'agriculture peut suffire à la subsistance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même partout : de là vient que beaucoup de Peuples privés de la ressource du Commerce & des Arts sont obligés de vivre de pillage : la Hollande ce pays si puissant & si heureux, que seroit-il sans elle ? la retraite d'un Peuple de brigands, ou peut-être l'asyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos Villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos Campagnes. Le luxe est si peu la cause de la misère de la campagne, que le Paysan n'est nulle part plus riche qu'au voisinage des grandes Villes, de même que sa pauvreté n'est jamais plus grande que là où il en est le plus éloigné. Que le luxe augmente

ou diminue, que lui importe ? l'ufage de la dentelle & de la foie difpenfe-t-il de manger du pain & de le payer ? les productions de la terre en font-elles moins nos premiers & nos plus indifpenfables alimens ? peuvent-elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent, & celui des productions des Arts. (*)

PLUSIEURS conditions nouvelles fe font élevées par le commerce & l'induftrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette fans ceffe le temps où elle étoit en honneur ; mais quel étoit ce temps ? dans la Gréce, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des Efclaves; à Rome on ne tarda pas à fuivre cet exemple. Que nous oppofe-t-on donc ? apparemment les fiécles fabuleux du commencement du monde : parmi

(*) Il eft donc abfolument faux que l'*argent qui circule entre les mains des Riches & des Artiftes, foit perdu*, comme on le prétend, *pour la fubfiftance du Laboureur; & que celui-ci n'ait point d'habit, précifément parce qu'il faut du galon aux autres.*

nous au contraire, ſi on la conſidére d'un œil philoſophique, elle eſt peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la Nation, & le ſeul à l'abri des viciſſitudes de la fortune; ſi elle a quelque choſe à craindre, c'eſt uniquement de l'excès des impoſitions. (*)

Il y a de la pauvreté dans notre conſtitution actuelle, mais il y en avoit plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les ſociétés anciennes; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe: d'ailleurs il eſt néceſſaire qu'il y ait des pauvres dans toute eſpèce

p. 83.

(*) On s'écrie: *il faut des jus dans nos cuiſines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon; il faut des liqueurs ſur nos tables, voilà pourquoi le Payſan ne boit que de l'eau; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections euſſent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs, & la poudre, cauſent une diſette réelle des choſes dont elles ſont compoſées; mais ſi au contraire la conſommation qu'elles occaſionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue, ſi le vin, le bled, & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues cauſes ſont abſolument imaginaires.

de Société, parce que le travail en eſt l'ame, & que le beſoin ſeul peut y forcer la multitude : le travail, il eſt vrai, doit fournir à la ſubſiſtance de l'homme ; mais s'il n'y ſuffit pas, à qui doit-on s'en prendre ? eſt-ce à la richeſſe ? quoi de plus abſurde ? qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs ſalaires qu'elle ? plus il y a de luxe, c'eſt-à-dire plus le ſuperflu eſt acheté chérement, plus il eſt impoſſible que le néceſſaire ſoit au deſſous de ſon prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire, la pauvreté étoit ſans reſſource ; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes étoient dans une impuiſſance abſolue de les acquitter, n'y ayant alors ni Commerce ni Arts qui pûſſent rétablir leur fortune, & les Riches ne l'étant pas aſſez pour remettre généreuſement ce qui leur étoit dû : il s'enſuivoit des violences atroces contre les débiteurs : employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchi-

roit le corps à coups de verges ; une Loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme esclaves, ou à perdre la tête ; on peut lire dans Denys d'Halicarnasse le Discours de Sicinnius à ce sujet ; la retraite du Peuple Romain sur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuses duretés.

Si l'on considére la totalité d'une Nation, les richesses excessives & leurs abus sont très-rares ; il est donc aisé d'y remédier ; des vices qui n'apartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent allarmer, sur tout si ce petit nombre est envié & si tout le reste conspire avec empressement à lui imposer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des Anciens, elle étoit universelle ; elle produisit un vice général & le plus grand de tous, la passion de la guerre. Le premier bien que les richesses aient fait aux hommes a été de leur inspirer l'amour de la paix ; les Nations les plus commerçantes sont les plus pacifiques : le courage qui se défend est la plus grande des vertus ; le cou-

rage qui attaque, le plus grand des crimes ; faute d'avoir connu cette différence, les Anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier ; n'ayant que du ſang à perdre, & placés entre la misère & la gloire, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe paſſionnaſſent pour celle-ci, & que cette paſſion les portât à tout ; mais depuis que les Nations modernes ont connu le bonheur, elles ne reſpirent que la paix qui en eſt l'unique ſoutien, & ne ſe combattent qu'en gémiſſant : le fanatiſme de la gloire n'exiſte plus que chez quelques Rois ; tous les Peuples en ſont guéris.

Ne nous étonnons point au reſte des préjugés de toute l'antiquité contre les richeſſes ; elles étoient eſſentiellement condamnables, puiſqu'elles étoient contraires à la Conſtitution & aux Loix des petits Etats anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquerir : le pillage des vaincus, les vexations des Alliés & des Sujets étoient la ſeule ſource des richeſſes chez les Romains ; ceux qui

avoient rendu les plus grands ſervices n'exerçant aucun Commerce & ne recevant de l'Etat ni penſions ni gratifications, il étoit preſque impoſſible que de grandes fortunes fuſſent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur Deſtin a placés dans des temps plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés? croirons-nous qu'il ſoit impoſſible d'être vertueux ſans être miſérable? la vertu eſt-elle donc de ſa nature un effort violent & cruel? doit-elle s'effrayer du bonheur, & le repouſſer ſans ceſſe?

Si la vertu conſiſte en effet dans
p. 127. une privation abſolue, ſi *tout eſt préciſément ſource de mal au de-là du néceſſaire phyſique*, comme on veut nous l'aſſurer, pourquoi cette profuſion immenſe de biens que la ſageſſe divine préſente ſi libéralement à nos beſoins, & même à nos plaiſirs? Quoi! ces innombrables bienfaits ſeroient autant de ſollicitations au vice & au crime? la Nature entière ne ſeroit qu'un piége?

Non : l'Univers n'eſt point un vain ſpectacle pour nous ; il eſt formé pour notre conſervation & notre bonheur , pour nous ſervir , & nous plaire : nous jouiſſons ſans effort de la beauté de la nature , de l'éclat du jour , & du calme de la nuit , de la fraîcheur des bois & des eaux , de la douceur des fruits & du parfum des fleurs , tant nos plaiſirs ont été chers à l'Etre ſuprême ! tandis que nos beſoins ſont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indiſpenſable, & de chercher juſques dans ſes entrailles le fer néceſſaire pour la cultiver : chaque Contrée a des productions qui lui ſont propres , une infinité de choſes très-utiles ſont diſperſées dans les diverſes Régions , pour les réünir par la néceſſité des échanges ; c'eſt que l'induſtrie , le commerce , la navigation , tous ces Arts ſi coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, ſont entrés dans les vues de la création : les beſoins des hommes ſont leurs liens , la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus ſacrés n'ont pas d'autre ſour-

ce ; ceux de Père & de Fils sont fondés principalement sur les besoins de l'enfance & de la vieillesse : vouloir détruire nos besoins par une privation absolue, c'est outrager l'Etre suprême, & rendre les hommes à la fois misérables & barbares.

SANS doute les richesses ont fait naître de nouveaux vices, mais combien en ont-elles proscrits d'anciens ? combien ont-elles produit de vertus inconnues à la Pauvreté antique ? qu'on lise dans l'Histoire Romaine la comparaison de Tuberon & de Scipion Emilien ; l'un fidélement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ses pères se distinguoit par sa frugalité & sa tempérance inviolable ; l'autre n'étoit pas moins recommendable par le noble usage qu'il faisoit de ses immenses richesses ; le premier toujours admiré, le second adoré & chéri, tous deux avec une vertu égale ; Tuberon inflexible & sévère avoit la gloire de mépriser le bonheur, Scipion généreux & compatissant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La Philosophie a un ordre de vertus qui lui sont propres, & qui ne sçauroient être celles de la multitude : les vertus dures supposent une inspiration particulière ; il est bon qu'elles se trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques ames privilégiées, mais elles ne sont pas faites pour la totalité des hommes ; elles se communiquent difficilement, & ne peuvent se conserver qu'à force d'ignorance, état dont il faut absolument sortir tôt ou tard ; toutes choses d'ailleurs égales, la vertu, qui se fait aimer, doit avoir l'avantage ; il faudroit, s'il étoit possible, qu'elle en vînt jusqu'à séduire.

Je termine enfin cette longue digression sur la corruption & la vertu ; je passe à la justification des Sciences & des Arts contre les nouvelles accusations qu'on leur a intentées ; je considére la Science en elle-même ; son objet est de connoître la vérité, son occupation de la chercher, son caractère de l'aimer, ses moyens enfin sont de se défaire de ses passions, de fuir la dissipation &

l'oiſiveté. Parmi les objets qu'elle ſe propoſe, les uns ſont néceſſaires & les autres utiles : la Métaphyſique, la Morale, la Juriſprudence, la Politique ſont de première néceſſité : ſans elles l'homme n'eſt que le plus miſérable & le plus dangereux de tous les animaux ; c'eſt à elles uniquement qu'il doit la connoiſſance de ſon être & de ſes rapports, la juſteſſe de ſes idées, la rectitude de ſes ſentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la ſociété : l'Hiſtoire nous offre le recueil des expériences ſur leſquelles ces premières Sciences ſont fondées ; tous les Arts qui ſervent à la faire connoître, participent de ſon utilité : la Phyſique vient enſuite, la connoiſſance des élémens & des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuvent avoir quelque rapport avec nous, l'Anatomie, l'Aſtronomie, la Botanique, la Chymie nous fourniſſent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des Mathématiques ; la méthode de la Géométrie eſt le flambeau même de la vérité, elle répand

ſa lumière ſur toute la Phyſique & ſur tous les Arts ; la Grammaire , la Logique , & la Rhétorique enfin qui ſont les inſtrumens néceſſaires de toutes nos connoiſſances & de leur communication , ont éclairci & fixé les notions vagues qui flottoient dans les eſprits , affermi & guidé nos jugemens , & par la chaîne combinée des idées ont porté la certitude & l'évidence dans des queſtions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle ſatire oſeroit verſer ſon venin ſur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la ſource de cette corruption tant reprochée ? Comment oſe-t-on dire *que la vanité & l'oiſiveté qui ont engendré le luxe , ont auſſi engendré nos Sciences , & que ces choſes ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices ?* p. 70. Quoi ! tous les Philoſophes moraux, tous les Légiſlateurs , ces Spéculateurs ſi profonds , ſi appliqués & ſi ſublimes , n'étoient que des hommes vains & oiſifs ? Quoi ! leurs Préceptes , leurs Loix , & leurs exemples

n'étoient que l'ouvrage de leurs vices? Qu'appellera-t-on du nom de vertu? Ainſi tout genre de travail ſera né de l'oiſiveté, parce qu'il a fallu ſe réſerver le temps de s'y appliquer, & accuſé de vanité, par là même qu'il eſt digne de louange.

Loin de ces chimères je trouve au contraire que toutes les Sciences ſont autant de remédes contre les vices politiques, moraux & phyſiques qui aſſiégent notre exiſtence: on avoit beſoin de pain, & on cultiva la terre; on eut de même beſoin de mœurs & de Loix, on inventa la Politique & la Morale; de nos beſoins corporels, de nos maladies & de nos infirmités, nâquit l'étude de la Phyſique; il falloit démontrer, perſuader la vérité & détruire les ſophiſmes de l'erreur, on perfectionna l'Art de la parole & celui du raiſonnement: l'origine des Sciences n'a donc rien que de pur & d'utile; vouloir leur en ſuppoſer une autre, c'eſt fermer les yeux à la vérité & à la lumière.

QUE l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des Sciences ; est-ce la férocité & la violence des Nations sauvages ? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre & d'ambition qui a fait des Peuples illustres de l'antiquité les fleaux de l'Univers ? elles ne respirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles sont la source de la cupidité ? mais la route qu'elles tiennent est diamétralement opposée à celle de la fortune & de la grandeur. Inspirent-elles l'amour du plaisir ? elles sont presque inassociables avec lui.

MAIS, nous dit-on, *les vices des hommes vulgaires empoisonnent les plus sublimes connoissances & les rendent pernicieuses aux Nations* ; sans doute, les passions corrompent les choses les plus pures ; elles abusent de la Religion, faut-il pour cela la détruire ? faut-il lui imputer leurs crimes ? & moi, je dis ; si les plus sublimes connoissances ne sont pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pour- p. 67.

ra-t-elle s'en préſerver ? ſi le vice perce à travers le bouclier de la Philoſophie, quel ſera ſon triomphe ſur l'ignorant deſarmé ! s'il abuſe de la vérité, quel abus monſtrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés ! nous en avons vu les terribles exemples chez les Nations ſauvages. (*)

Il eſt vrai qu'il y a des Sciences & des Arts qui ne naiſſent ou ne ſe perfectionnent que par la puiſſance, les richeſſes & la proſpérité ; ces Arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en ſont point la ſource ; les mœurs corrompent quelquefois les Sciences & les Lettres, qui ne ſe ſauvent pas toujours de la corruption, mais qui en ſont ſouvent le reméde.

Plus on examine la nature de la Science, ſes objets & ſes moyens,

P. 92 (*) On convient cependant *qu'il eſt bon qu'il y ait des Philoſophes, pourvu que le Peuple ne ſe mêle pas de l'être* : mais à qui en veut-t-on? Où eſt-ce que le Peuple ſe mêle de Philoſophie ? dans l'inégalité actuelle des ſociétés, il lui eſt plus impoſſible que jamais d'avoir ce défaut, ſi c'en eſt un.

plus

plus on voit que de toutes les choſes humaines, elle eſt abſolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices: l'amour de la vérité quand il eſt extrême, eſt le deſtructeur des paſſions ; lorſqu'il eſt modéré, il en eſt du moins une diverſion : Syracuſe retentit des gémiſſemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede ſeul eſt tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; ſon corps eſt frappé du coup mortel, ſon ame étoit déja dans les Cieux.

Les premiers Sçavans furent des Dieux, dans la ſuite on les appella des Sages ; plus on étoit voiſin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on ſentoit le prix des bienfaits de la Science ; à meſure que les communications littéraires ſont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquerir de la Science ſans en avoir l'amour ; par conſéquent elle n'a pas toujours été un reméde aſſuré contre les paſſions ; mais en multipliant à l'infini ſes Sectateurs, elle s'eſt toujours réſervé un nombre de favoris dignes d'elle ; elle

a donné toutes les vertus à ſes élus, & en a du moins répandu ſur le reſte de ſes diſciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus ſans elle.

p. 67. On ajoute *que c'eſt une folie de prétendre que les chimères de la Philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien; on demande ſi nous ſerons toujours dupes des mots, & ſi nous ne comprendrons jamais qu'Etudes, Connoiſſances, Sçavoir, & Philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.*

Dois-je encore répondre à une accuſation auſſi injuſte? la plus légère attention ne ſuffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle Sciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & aporté de très-grandes utilités? vouloir le nier, n'eſt-ce pas attaquer l'évidence même?

Les Philoſophes, il eſt vrai, ſont

tombés dans des erreurs : mais avant eux qu'y avoit-il autre chose que des erreurs dans le monde ? l'ignorance n'avoit - elle pas les siennes plus ridicules cent fois ? avant que des Philosophes eussent écrit sur les Astres, les Cieux, les Cométes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles absurdités n'avoit - on pas imaginées ? des Nations entières avoient-elles attendu le systême mal interprété d'Epicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des sens ? les idées les plus monstrueuses sur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les systêmes ?

Si l'ignorance pouvoit s'abstenir de juger, elle seroit sans doute moins méprisable & moins dangereuse ; malheureusement l'esprit humain ne peut être sans action ; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaises, il faut qu'il ait des préjugés s'il n'a pas des connoissances, & des superstitions au défaut de Religion ; j'en appelle à tous les Peuples barbares qui existent de nos jours.

Les erreurs groſſières de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la Philoſophie, qui l'étoient moins ; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténébres épaiſſies pendant tant de ſiécles ; le flambeau de la raiſon s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer long-temps, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin : ſans doute un grand nombre d'opinions anciennes ſont abandonnées, c'eſt la preuve même de nos progrès ; mais l'Hiſtoire des naufrages ſeroit-elle inutile à la navigation ? Ne mépriſons pas l'hiſtoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos pères pour apprendre à les éviter ; leurs mépriſes même nous enſeignent le prix de la Science, qui veut être achetée par tant de travaux : gardons-nous ſurtout de juger ce que nous ne ſçavons pas par le peu que nous ſçavons ; ce qui ne ſemble que curieux, peut devenir utile ; ce qui ne paroît qu'une terre groſſière au premier coup d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur.

N'allons pas nous infatuer de notre ſiécle, comme l'ont fait ſottement tant de générations, & juger d'avance ſur nos petits ſuccès les ſiécles innombrables qui germent dans le ſein de la nature ; en conſéquence de l'inutilité de la Philoſophie péripatéticienne pendant une ſi longue ſuite d'années, n'auroit-on pas pu ſe croire fondé à condamner l'étude de la Phyſique ? Il eſt pourtant vrai qu'on ſe ſeroit trompé ; l'erreur eſt la compagne inſéparable de l'ignorance, & elle n'eſt chez les Philoſophes que par hazard & pour un temps ; la Philoſophie trouve dans ſes principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance eſt par ſa nature même éternellement incurable. (*)

(*) Que l'on s'écrie
p. 81. que *les Sciences entre les mains des hommes ſont des armes données*
p. 81. *à des furieux : qu'il vaut mieux reſſembler à une brebis qu'à un*
p. 117. *mauvais Ange ; qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes :* ces antithéſes, ces comparaiſons éloquentes, prouveront tout au plus la perſuaſion de l'Auteur, & nullement la queſtion même : paſſer rapidement d'un extrême à l'autre, ſans daigner appercevoir les milieux qui les ſéparent, c'eſt ne voir que des vices & des erreurs, c'eſt anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les*

Il y a, dit-on, *une sorte d'ignorance raisonnable, qui consiste à borner*

bons Livres étoient la seule défense des esprits foibles, c'est à-dire *des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple* : que
p. 121. répond-on? 1°. *Que les Sçavans ne feront jamais autant de bons Livres qu'ils donnent de mauvais exemples* : c'est ainsi que l'on déchire d'un trait, non seulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies, non moins attentives aux mœurs qu'à la Science, mais encore tant de Ministres de la Religion, tant d'hommes consacrés à la vie la plus austère, qui composent assurément la plus grande partie de nos Sçavans : heureusement notre adversaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ses assertions, s'il eût voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

p. 121. Il ajoute *en second lieu, qu'il y aura toujours plus de mauvais Livres que de bons.* S'il entend par mauvais Livres, des Livres contraires aux mœurs, sa proposition est évidemment insoutenable ; s'il prétend parler des Livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie ; s'il qualifie ainsi les Livres mal faits, je lui répondrai que ces Livres, dès qu'il enseignent quelque chose, sont bons, jusqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs sur la même matière ; l'usage seulement autorise ensuite à les appeller mauvais par comparaison, sans qu'ils soient pour cela précisément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des Livres faits par des Sçavans, & qu'ainsi il n'y est nullement question des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppose *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir sont la Raison & la Conscience : quant à ceux qui ont l'esprit louche ou la conscience endurcie, la lecture, dit-on*, p. 121.

sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste, qui ne peut jamais leur être bonne à rien.

On remarquera que dans toute cette Réponse il n'y a pas un mot des *esprits foibles* dont j'avois parlé; ainsi avec les plus belles divisions du monde, on ne touche seulement pas à la question ; on suppose que tous les individus qui composent le genre humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurcissement, ou même l'esprit de travers, sans que rien puisse perfectionner leurs vertus ou rectifier leurs mauvais penchants ; supposition qui se réfute si bien d'elle-même, que je me crois parfaitement dispensé de l'attaquer.

p. 89. Par une suite de ces mêmes principes on nous assure *que la Philosophie de l'Ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les Livres,*

p. 121. *& qu'enfin il n'y a de Livres nécessaires que ceux de la Religion.*

Ce systême pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf ; mais comme c'est précisément celui du Calife qui brûla la Bibliothéque d'Alexandrie, & qu'il est demeuré depuis sans Sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune : que notre Adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette Philosophie dont il parle : seroit-ce par instinct ou bien par une inspiration surnaturelle? il le faut bien, selon lui ; car si on pouvoit l'acquerir par la voie de l'exemple, de l'instruction, de la réflexion, ou de la comparaison, je ne vois pas pourquoi la communicarion de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les Livres, & pourquoi les connoissances & les principes qu'un homme transmet à un autre en présence & de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plûpart de nos tra-* p. 81.

naît d'un vif amour pour la vertu & n'inspire qu'indifference pour toutes les

vaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui bien sûr de suivre la ligne d'aplomb voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre ; que répondre à cela? irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison ? mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle ; & ce sera toujours à recommencer ; car en fait de raisonnemens on peut voir la fin d'une question, mais la source des comparaisons est intarissable, & même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appellé *Porte d'enfer* étoit très-embarrassé à se justifier, car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer ?

J'ai appellé l'ignorance *un état de crainte & de besoin*, & j'ai prétendu *que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître* : on n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, & on a cherché à se procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout seul : on m'a opposé *les inquiétudes des Médecins & des Anatomistes sur leur santé* : mais 1°. quand elles seroient aussi continuelles qu'on le prétend, en est-il moins vrai qu'ils se sont guéris par la Science, d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires ? il leur en seroit resté de fondées & d'utiles ; c'est l'état de l'homme apparemment ; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainsi : en second lieu, quand même les craintes des Anatomistes seroient augmentées par la Science, ils n'en deviendroient que plus utiles au Genre-humain, par les connoissances que ces craintes même les forceroient d'acquerir; p. 118.

choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme & qui ne con-

un petit mal deviendroit la source d'un grand bien, & y-a-t-il des biens purs pour
119. l'homme ? On ajoute que *la genisse n'a pas besoin d'étudier la botanique pour trier son foin, & que le loup dévore sa proie sans songer à l'indigestion*: tant mieux pour la genisse, si elle a la faculté de distinguer tout naturellement par le goût même, les alimens qui lui sont propres; à l'égard des loups, nous avons trop peu de commerce avec eux pour sçavoir si leur intempérance ne nuit jamais à leur santé, & si elle doit nous être proposée pour modéle. On demande si pour
119. me défendre *je prendrai le parti de l'instinct contre la raison ?* Je ne serois pas embarrassé à prendre un parti s'il le falloit nécessairement; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour, si nous devons négliger de cultiver la raison que nous avons, pour nous abandonner à l'instinct que nous n'avons pas ?

J'ennuierois le Lecteur si je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppose dans les pages 123, 124, 125 : je répondrai simplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait Philosophes, mais qu'il nous a fait tels que la destruction des erreurs, & la connoissance de la vérité sont uniquement le prix de l'application & du travail : les premiers Philosophes se sont trompés; leur exemple doit servir à nous corriger, non point en cessant de philosopher, comme on le prétend, puisque ce seroit nous replonger pour jamais dans les ténébres de l'ignorance, mais en évitant avec soin les fausses routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avan-
cer malgré l'air de plai- p. 124.
santerie que l'on prend, & qui n'est point une preuve, que nous avons trouvé des méthodes

tribuent pas à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance, trésor d'une

très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la Logique & la Métaphysique, & surtout en Physique & en Géométrie.

La page suivante suppose éternellement ce qui est en question, c'est-à-dire que toutes les Sciences ne sont qu'abus, & que tous les Sçavans sont autant de Sophistes; j'y ai cherché inutilement quelque sorte de preuves: mais puisqu'on a tant de vénération pour Socrate, & qu'on l'appelle *l'honneur de*
p. 66. *l'humanité parce qu'il fut sçavant & vertueux*, pourquoi est-il impossible que d'autres hommes réünissent ces deux qualités? Qu'on en fasse donc un Dieu, si l'on prétend que nous ne puissions pas l'imiter; s'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroiēt-ils pas atteindre à sa vertu? pourquoi seroient-il coupables ou fous en y aspirant? Socrate censuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout sçavoir; *c'est-à-dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous* p. 125.
les Sçavans: mais dans quel siécle la défiance, le doute, l'esprit d'examen & de discussion, en un mot les principes même de Socrate ont-ils été plus en régne que de nos jours? qui pourroit nier la chose la plus évidente?

Mais Socrate disoit lui-même qu'il ne sçavoit rien; donc il n'y a ni Sçiences ni Sçavans, il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'est qu'une pure chicane: on a avoué ailleurs que Socrate étoit Sçavant, & il croyoit sans doute sçavoir quelque chose, puisqu'il enseignoit toute la jeunesse d'Athènes; la modestie qu'il affectoit sur sa Science n'étoit qu'une ironie contre les Sophistes qui annonçoient qu'ils sçavoient tout, & on sçait que l'ironie étoit sa figure favorite; si Socrate a été *sçavant & vertueux*, je puis donc le répéter, les Sciences n'ont donc

Ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain bonheur, dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumières : voilà l'ignorance, dit-on, *qu'on a louée, &c.*

NOUS la louerons ſans doute auſſi, puiſqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures, on peut être très-vertueux, ſans être ſçavant ; mais ce portrait orné de tant de jolis mots eſt celui d'un homme & ne peut être celui de tous ; cette rectitude de bon ſens, cette perfection de naturel ſont les dons les plus rares de la Nature, & ne ſçauroient jamais appartenir à la multitude.

AU reſte ce magnifique portrait

pas leurs ſources dans nos vices, elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'eſt ce qu'il s'agiſſoit de prouver.

porte ſur trois ſuppoſitions fauſſes ; la première, que les facultés que nous avons reçues de la Nature nous interdiſent l'eſpoir de la Science ; la ſeconde que l'amour de la vertu eſt incompatible avec l'amour de l'étude ; la troiſiéme enfin, que les Sciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, & que l'objet principal des Philoſophes eſt d'inſpirer une grande opinion de leurs lumières.

Mais s'il eſt vrai au contraire que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, ſi les Sciences contribuent à fortifier les vertus & à les faire aimer, s'il eſt faux que la vanité ſoit leur principal objet, que devient cette éloquente deſcription ? & ne ſerois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux en y joignant la Science ? avec cette différence que dans la première ſuppoſition on a peint une vertu ſimple & innocente, obſcurcie par des préjugés nuiſibles & honteux, & que dans la ſeconde je peindrois une vertu éclairée, forte & ſublime, que la Science même auroit inſtruite ; qu'on

décide à préſent de quel côté ſeroit l'avantage.

Comme il a été impoſſible de prouver que les Sciences contribuoient à notre corruption, on les accuſe du moins de nous détourner de p. 117.
l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces miſérables ſociétés où chacun travailloit ſon jardin & ſon champ ; en effet le peu de temps qui reſtoit après les travaux de l'Agriculture n'étoit pas de trop ſans doute pour les devoirs du ſang & de l'humanité & pour l'éducation des enfans ; mais depuis qu'à la faveur de l'aggrandiſſement des Etats, les Citoyens ont pu ſe partager toutes les fonctions utiles à la Patrie & à la Société, depuis que les Malades ſont ſoignés & guéris, les Malheureux ſoulagés & prévenus, les Enfans inſtruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reſte des Citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalières de

la vertu eſt infiniment diminué, & qu'on peut ſans crime ſe réſerver du loiſir pour l'étude. (*)

C'EST la mauvaiſe conſtitution des Etats anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & aſſujettiſſante ; aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs Miniſtres & leurs établiſſemens ; les Grands y contribuent par leur pouvoir, les Riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs ſoins ; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire & a fait la gloire de certaines Ames choiſies : le reſte de ſes devoirs diviſé en pluſieurs parties a été rempli ſans peine, & par cette ſage diſtribution un plus grand effet a été produit avec

(*) J'ai prétendu que l'éducation des Perſes, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée ſur des principes barbares : on a fait ſur cet p. 112. article une réponſe très judicieuſe, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de Gouverneurs, l'un pour la temperance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, ſur laquelle ma Critique étoit principalement appuyée ; ainſi il ſe trouve qu'en faiſant une longue réponſe, on n'a pourtant pas répondu.

beaucoup moins de forces ; nos mœurs ſont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agiſſent librement & ſans effort, & que confondues dans l'ordre commun elles n'ont pas même l'eſpoir d'être admirées.

L'ANTIQUITÉ a célébré comme un prodige les égards de Scipion pour une jeune Princeſſe que la Victoire avoit fait tomber entre ſes mains, & parce qu'il ne fut pas un monſtre de brutalité, on nous le propoſe encore comme un modéle héroïque ; pour moi je ne ſçaurois admirer Scipion, à moins que je ne mépriſe ſon ſiécle ; une action dont le contraire ſeroit un crime, n'a pu paroître merveilleuſe que parmi des mœurs barbares ; c'étoit un héroïſme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé. p. 72.

PARCE QUE nous avons des milliers de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe qui ſe conſacrent volontairement à une chaſteté ſurnaturelle, & qui ſe ſont ôté juſqu'aux moyens

de manquer à leur ferment ; on en conclud *que la chafteté eft devenue parmi nous une vertu baffe , monacale & ridicule* ; mais ceux qui s'y dévouent ne font-ils plus partie de notre Nation ? la Religion qui confeille ces facrifices , les Loix qui les autorifent , ne font-elles pas partie de nos mœurs ? cette diffolution audacieufe qu'on nous reproche & que je fuis bien éloigné de défendre a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'Etat ? N'eft-il pas évident au contraire qu'elle n'exifte que dans une petite portion de la fociété ? doit-on flétrir la Nation entière pour la corruption de quelques-uns de fes membres ? Il y a plus ; fi je confidère la totalité du Genre-humain , je vois des Peuples chez qui les femmes font communes , une foule d'autres qui en raffemblent pour leurs plaifirs autant qu'ils peuvent en nourrir , le divorce permis dans toute l'antiquité parmi ces Nations qu'on admire tant; l'union indiffoluble de deux perfonnes eft le plus haut point de la perfection naturelle , & nous l'avons adoptée : nous faifons partie du très-

p. 72.

petit

petit nombre de Peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs Loix ; elle n'eſt pas ſans doute au même degré dans nos mœurs ; c'eſt que la foibleſſe humaine ne le permet pas ; plus la Loi eſt parfaite, plus elle eſt ſujette à être violée.

C'EST par une ſuite de cette même injuſtice qu'on oſe nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théatre d'expreſſions groſſières : *c'eſt*, dit-on, *parce que nous avons l'imagination ſalie, que tout devient pour nous un ſujet de ſcandale :* faudra-t-il en conclurre auſſi, que ceux qui ſe plaiſoient aux obſcénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure ? ces conſéquences ſeroient à peu-près auſſi probables l'une que l'autre. *p. 69.*

L'AUTEUR couronne ſa Satyre par ce trait : *tous les Peuples barbares, ceux même qui ſont ſans vertu, honorent cependant toujours la vertu ; au lieu qu'à force de progrès, les Peuples ſçavans & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mé-* *p. 75.*

prifer ; c'eft quand une Nation eft une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eft au comble, & qu'il ne faut plus efpérer de remédes.

Si l'on juge de la feconde Partie de cette propofition par la première, la réfutation n'en fera pas difficile : perfuadèra-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures foient fort en honneur chez ces Peuples qui fe font un devoir & un mérite de manger leurs ennemis, que la chafteté, la pudeur & la modeftie foient bien honorées dans un ferrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui font tout nuds & chez qui les femmes font communes ? La foumiffion aux Loix fera-t-elle révérée par des Peuples qui n'en ont point ? La Juftice, la Foi, la générofité infpireront-elles quelque refpect à ces Nations errantes qui ne vivent que de brigandage? D'un autre côté, comment ofe-t-on imputer à une Nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la méprifer, tandis que fa Reli-

gion, ſon Gouvernement, ſes Loix ; ſes établiſſemens, ſes uſages, le cri public enfin, tout dépoſe, tout veille en faveur de la vertu ? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un ſi criminel excès ? eſt-il permis au zéle même d'exagérer avec ſi peu de vraiſemblance !

Enfin, ou il faut ſoutenir que la vertu eſt précisément dans l'inſtinct, qu'elle eſt fondée ſur l'erreur & les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle & au hazard ; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'eſprit & éclaire la raiſon, que les Sciences en un mot ſont ſes guides, ſes ſoutiens, ſes flambeaux : nos ſentimens ſont conduits par nos idées ; ſi nous voyons mal, ſi nous ne voyons pas tout, des notions fauſſes produiront à la fois des préjugés & des paſſions : il n'y a qu'une vérité unique : dans les idées elle eſt la Science, dans les mœurs elle eſt la Vertu ; la plus haute Science miſe en action, ſeroit la Vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de

quelques Sçavans, qu'eſt-ce que cela fait à la queſtion ? prouvera-t-on jamais que les Sciences en ſoient la cauſe ou l'effet ? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été reſpectable par ſes mœurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureuſement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir ſont publics, au lieu que les noirceurs des autres claſſes demeurent enſevelies dans l'obſcurité. (*) Au reſte, que des connoiſſances imparfaites produiſent des Vertus qui le ſont auſſi ; il n'y a rien là que de conforme à mes principes : nos Sciences ſont au berceau, nous te-

p. 93. (*) *Je ſuis sûr*, dit M. Rouſſeau, *qu'il n'y a pas actuellement un Sçavant qui n'eſtime beaucoup plus l'éloquence de Ciceron que ſon zéle, & qui n'aimât infiniment mieux avoir compoſé les Catilinaires que d'avoir ſauvé ſon pays.*

C'eſt aſſurément un très-bon uſage pour n'être pas contredit dans une diſpute, que celui de donner ſes perſuaſions pour des preuves : quand je citerois tous nos Sçavans illuſtres, quand j'en appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute, on ſeroit toujours en droit de me dire qu'on eſt ſûr : la queſtion eſt terminée par ce ſeul mot.

nons à la barbarie par mille côtés: n'avons-nous pas encore des haines de Nations, des Guerres, des Combats ſinguliers? tant d'ignorance qui nous reſte ne peut être ſans beaucoup de vices.

A l'égard des Arts, j'avouerai qu'ils ne ſont pas à beaucoup près auſſi irréprochables que les Sciences; ils tiennent au plaiſir, & le plaiſir eſt aiſément ſuſpect; mais leurs abus ſont-ils néceſſaires? c'eſt ce que l'on n'a point prouvé & ce que l'on ne prouvera jamais; que l'on en ait abuſé ſouvent, qu'on en eût même abuſé toujours, il reſteroit encore à démontrer qu'il eſt impoſſible de n'en pas abuſer; c'eſt à quoi l'on ne parviendra point: rien de plus aiſé à réprimer, par exemple, que les abus des Spectacles; les Gouvernemens peuvent tout en cette partie, & ils pourront tout quand ils voudront ſur ceux de l'Imprimerie. Pour abreger, je cite ces deux exemples comme les plus importans: on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il fau-

droit détruire les hommes, mais on en affoiblira le nombre & la qualité, ils cesseront d'être publics & tolérés, on les obligera à se cacher & à rougir, & la corruption n'existera plus.

Que les Arts au reste parent notre existence & nos besoins, qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu se faire respecter, mais qui se faisoit haïr; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes & agréables, je ne vois là que des sujets de reconnoissance; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables; qu'importe? les hommes ont besoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'est ainsi qu'à mesure que les Sciences & les Arts ont fait plus de progrès, l'autorité est devenue plus puissante à la fois & plus modérée, & l'obéïssance plus fidéle; les subordinations de toute espéce ont été adoucies; l'humanité n'a plus borné ses devoirs dans le sein d'une Ville

ou d'une Nation, elle eſt devenue univerſelle ; les miſères & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués ; le droit des gens a étendu ſes limites, & affermi ſes principes ; la politique a été purgée de ces crimes d'état ſi fréquens autrefois, & que l'ignorance regardoit comme néceſſaires ; l'émulation enfin a établi entre tous les Peuples un échange & un commerce nouveau de leurs bonnes qualités, de leurs talens & de leurs connoiſſances.

Les Vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès : elles ont acquis de l'élévation & de la délicateſſe ; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendus faciles ; la bonté a appris à avoir des égards ; la pitié s'eſt offerte avec reſpect ; la ſociété civile s'eſt étendue, elle eſt devenue le plus précieux des biens, elle a multiplié les liens de l'honneur & du reſpect humain en multipliant les rapports ; toutes les paſſions ont été affoiblies ; la bienſéance a eu des chaînes, & la décence des graces ; les vertus ont daigné plaire.

Tels ſont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouiſſons : mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos Adverſaires ſeroient vraies, dès qu'une fois les Sciences exiſtent, dès qu'il eſt prouvé, comme il l'eſt en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exiſter, par le progrès néceſſaire des choſes politiques, par nos beſoins naturels, & par la nature même de l'eſprit humain, nous devrions abjurer une Satyre inutile, injurieuſe à l'Auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, & plus funeſte mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous ſuppoſe, par le découragement où elle jetteroit toutes les Ames : il y auroit de la cruauté p. 128. à nous reprocher la grandeur de nos maux, en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir ; l'humanité doit indiquer les remédes en même-temps que le mal.

J'ai fait voir combien ces remédes étoient poſſibles & faciles ; encourager les connoiſſances utiles, veiller ſur les abus des autres, voilà

notre devoir : la ſociété la plus parfaite ſera celle où les Sciences & les Arts ſeront le plus cultivés ſans nuire aux mœurs, à l'obéïſſance, au courage, à tout ce qui ſert à la conſtitution de la Patrie, & à ſon bien-être. (*)

(*) Ce Diſcours étoit fini, lorſque la Préface que M. Rouſſeau a miſe à la tête de ſa Comédie intitulée *l'Amant de lui-même*, eſt tombée entre mes mains : l'Auteur y reléve très-bien quelques abus de la Philoſophie & des Lettres, & je ſuis le premier à ſouſcrire à bien des égards à ſa cenſure ; mais comme la plûpart de ces abus ſont très-rares, que tous ſont exagérés, & qu'il n'y en a aucuns qui ſoient univerſels ou néceſſaires, il s'enſuit ſeulement que pour être Philoſophe ou Sçavant, on n'eſt pas par là même néceſſairement exempt de tout vice & de toute paſſion, propoſition que perſonne n'a conteſtée & ne conteſtera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées, & prévenues dans le Diſcours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette Préface me paroiſſent cependant mériter des obſervations.

On nous dit par exemple, *que dans un Etat bien conſtitué tous les Citoyens ſont ſi bien égaux que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus ſçavant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette dernière diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe, car elle fait des fourbes & des hypocrites.*

Eh quoi ? pas la moindre diſtinction entre le Magiſtrat & le ſimple Citoyen, le Général & le Soldat, le Légiſlateur & l'Artiſan ? Quoi ? toute vertu ſera ſuſpecte de fourberie ou d'hypo-

crisie, & doit par conséquent rester sans préférence ? Quoi ? tout ce qu'il y a d'estimable au monde est pour jamais anéanti d'un trait de plume ? le Genre humain n'est plus qu'un vil troupeau sans distinction d'esprit, de raison, de talens & de vertus même ? A la bonne-heure : mais qu'il me soit permis du moins de demander dans quels climats dans quels siécles exista jamais cet Etat bien constitué, & sur quels fondemens on appuie son existence, après qu'on en a détruit tous les ressorts ?

Le goût des Lettres, de la Philosophie, & des beaux Arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs, & de la véritable gloire: quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien : de là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux ; car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui sera parfait, quand on aura prouvé seulement trois choses : 1°. que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la Philosophie sont en contradiction ; 2°. qu'il est impossible d'être agréable & d'être homme de bien ; 3°. que partout où il y aura des récompenses pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute : *le goût des Lettres, de la Philosophie & des beaux Arts amollit les corps & les ames ; le travail du Cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuisoit à celle de l'esprit ; mais apparemment on suppose ici le travail de l'étude poussé jusqu'à la défaillance. Au reste, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'Ames plus foi-

bles que celles des Philosophes : que pourroit-on opposer à cela ? tout au plus l'expérience.

L'Etude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous ; c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions, c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces Paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des Gens de Lettres en fait de bravoure ; or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un Poltron.

Il est vrai qu'on ne s'est point encore avisé de choisir des Grenadiers parmi des Académiciens ; mais il est à remarquer qu'on en use de même à l'égard des Magistrats & des Ministres de la Religion : en conclurra-t-on que tous ces gens-là sont sans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le sein paisible des Villes, & ne se trouveroit-elle que dans les Camps, les armes à la main, pour se baigner dans le sang des hommes ?

Plus loin je trouve ces mots : *c'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement: il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes ; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, & il n'y a d'autre moyen pour réüssir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une proposition forte, bien capable d'en imposer à des Lecteurs foibles & inattentifs : il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts sont opposés, cent mille peut-être sont d'ac-

cord : en effet quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme Amis, comme Parens, comme Ciroyens, comme Hommes ? sur la totalité du Genre-humain, de ma Nation, ou de ma Ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés? j'en vois, il est vrai, dans la concurrence de la même profession, qui est la source la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choses ; là je conviens qu'on peut se laisser corrompre par la rivalité ; mais les trahisons, les violences, les noirceurs, arrivent-elles tout aussitôt ? les Loix, le respect humain, l'honneur, la Religion, l'intérêt personnel attaché au soin de la réputation, sont-ce toujours des contre-poids impuissans contre les tentations de la cupidité ? quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on est tout étonné de voir à quoi elles se réduisent.

Il en est de même de celles-ci : *il est impossible à celui qui n'a rien d'acquerir quelque chose ; l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère ; les frippons sont les plus honorés, & il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.*

Que suppose-t-on ? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie honnête pour acquérir des richesses ou de la considération, ce qui est si manifestement contraire à l'évidence qu'il seroit ridicule d'entreprendre seulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propositions si insoutenables, si l'amour de mon siécle & de ma Nation ne m'eût fait un devoir de repousser les calomnies dont on veut les flétrir aux yeux de la postérité ou des autres Peuples, près de qui notre silence eût pu passer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace ensuite avec tant de complaisance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la Société, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir,

puiſqu'il n'y vit pas; mais par la même conſéquence il eſt évident auſſi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur; il n'y a point de vertus, qui comme nous l'avons dit, ne ſuppoſent ou ne produiſent l'union des hommes; la vie ſociale eſt donc la ſource ou l'effet néceſſaire de toute vertu : la vie ſauvage qui ſuppoſe la haine, le mépris, ou la défiance réciproque, eſt un état qui dans un ſeul vice les comprend tous.

On décide encore, que *l'Homme eſt né pour agir & penſer*, & *non pour réfléchir; la réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur*, &c.

Répondrai-je ſérieuſement à des concluſions qui marquent ſi viſiblement l'extrémité où l'on eſt réduit? Prétendre que l'Homme doit *penſer* & ne doit pas *réfléchir*, c'eſt dire à peu-près en termes équivalens qu'il doit *penſer* & *ne point penſer*. D'ailleurs qu'aurois-je à répondre? On ne croit pas pouvoir faire le Procès aux Sciences ſans proſcrire en même-temps *toute réflexion*, c'eſt-à-dire toute raiſon & toute vertu, & ſans détruire l'eſſence même de l'Ame; aſſurément, c'eſt m'accorder beaucoup plus que je n'aurois oſé ſouhaiter.

Enfin on conclud *qu'on doit laiſſer ſubſiſter & même entretenir avec ſoin les Académies, les Colléges, les Univerſités, les Bibliothéques, les Spectacles, & tous les autres amuſemens qui peuvent faire diverſion à la méchanceté des Hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes*, &c.

On ſent aſſez les avantages que je pourrois tirer de cette conſéquence où on eſt forcé, ainſi que des motifs qui y ont déterminé; mais ce Diſcours n'eſt déja que trop long. Enfin nous ſommes d'accord : il faut conſerver & cultiver les Lettres, c'eſt ce que j'avois dit, c'eſt ce qu'on eſt contraint d'avouer : quelques traits de Satyre de plus ou de moins font déſormais toute la dif-

férence de nos sentimens à l'égard des Sciences : ce n'est pas la peine d'en parler davantage.

Au reste, ce n'est qu'à regret que je suis entré dans ces détails, que j'aurois sans doute omis, si je n'avois craint de trahir la justice de la cause que je défends : je prie mon Adversaire de se souvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ses Epigrammes, son éloquence énergique qui sçait répandre le ton de la persuasion sur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, & de prévenir les Lecteurs contre les traits chargés d'une Satyre ingénieuse, utile si l'on sçait la renfermer dans de justes bornes, mais dangereuse pour qui voudroit en adopter tous les excès.

